

LE PLAISIR des livres

Nos collaborateurs ont lu...

□ *L'Autre Rivage (The Other Shore)*, d'Antonio D'Alfonso/D-2 □ *La Cavée*, de Guy Cloutier/D-3 □ *L'Obsédante Obèse et autres agressions*, de Gilles Archambault, et le « spécial Québec » de la revue française *Brèves*/D-3 □ *Le Nageur d'un seul amour*, de Georges Schehadé, premier Prix de la francophonie/D-4 □ *Terminus Floride*, de Russel Banks/D-4 □ *Échec à la Reine*, de Bryan Forbes/D-5 □ *En Orient*, de William Clift/D-5 □ *Prince et Léonardours*, de Mathieu Lindon/D-5 □ *L'Art d'Alfred Hitchcock. 50 ans de films*, de Donald Spoto/D-6 □ *After the Fact*, de Hélène Holden/D-6 □ *Cuisiner avec les champignons sauvages du Québec*, de Claire Legendre-Leclerc/D-6 □ *Un marché, deux sociétés : I- Libre-échange et autonomie politique*, sous la direction de Christian DeBlock et Maurice Couture; *II- Libre-échange : aspects socio-économiques*, sous la direction de Pierre-J. Hamel, et *The Free Trade Papers*, colligés par Duncan Cameron/D-7 □ *The Reckoning*, de David Halberstam/D-7 □ *Les Médias, ces grands conteurs*, de Jacqueline Ascah/D-7 □ *Bernard Valiquette*, de Louis Chantigny/D-8

Montréal, samedi 20 juin 1987

« Pourquoi tous les adultes ne sont-ils pas des artistes? »

Margaret Atwood entre les ténèbres de l'inconscient et les lumières de la raison

JEAN ROYER

MARGARET ATWOOD a le regard bleu perçant et sa voix prend le ton aimable de qui veut se faire connaître. L'écrivain le plus connu du Canada anglais — 24 livres traduits en une quinzaine de langues — n'a qu'un succès d'estime au Québec. Pourtant, cette oeuvre mériterait l'intérêt d'un large public. Margaret Atwood a d'ailleurs tenu à ce que ses livres soient d'abord traduits au Québec : ses romans *Les Danseuses*, *La Femme comestible* et *Marquée au corps* sont publiés aux Éditions Écos. *Lady Oracle* a paru à L'Étincelle et *L'Oeuf de Barbe-Bleue* à Libre Expression.

Aujourd'hui, voici que les éditions féministes du Remue-Ménage lancent, dans une traduction d'Hélène Filion, son recueil *Meurtre dans la nuit* (*Murder in the Dark*), qui réunit des poèmes en prose et des courtes

nouvelles. Ce livre envoûtant se présente en quelque sorte comme le noyau de l'oeuvre de Margaret Atwood : à la frontière de la poésie et du roman, l'ouvrage réunit la matière brute de l'écrivain menant sa quête d'expression entre les ténèbres de l'inconscient et les lumières de la raison.

C'est pour nous parler de ce petit livre qu'elle affectionne particulièrement que Margaret Atwood est venue à Montréal, quittant pour deux jours Toronto, où elle vit avec son mari, l'écrivain Graeme Gibson (qui publie chez Gallimard), et leur fille de 11 ans. Celle qui incarne le nationalisme canadien et qui a milité pour la reconnaissance de sa propre littérature contre l'invasion de l'Angleterre puis des États-Unis est bien placée pour comprendre la résistance culturelle du Québec. Le Canada a besoin de vous, dit-elle, pour se distinguer des États-Unis. Tout comme vous avez besoin du Canada comme rempart contre l'ogre amé-

ricain. Elle ajoute : « C'est plus difficile pour nous que pour vous, je crois, de résister à l'influence américaine. »

Femme de petite taille au teint de porcelaine, Margaret Atwood a plutôt l'air calme et volontaire. Elle tient à répondre en français à mes questions. Sur un ton réfléchi qui ne rate cependant jamais sa pointe d'humour.

Dans ses romans, des femmes et des hommes se retrouvent aux prises avec l'environnement quotidien, avec les effets de la technologie ou avec leurs fantasmes et leurs rêves. Margaret Atwood élabore une oeuvre qui s'attache à l'éthique des êtres dans une vision sociale du monde. Cette littérature s'intéresse particulièrement à la réalité politique de la société contemporaine, sans oublier la vie et la culture des femmes.

Mais le féminisme est un bien grand mot, pour Margaret Atwood. Il faut, en tout cas, le définir avant d'en discuter le détail. « S'il s'agit de dé-

terminer si les femmes sont des êtres humains ou non, je voterai oui. Mais s'il fallait pour cela exclure tous les hommes, je dirais non. Tant du côté des militants que du côté des adversaires du féminisme, il y a une façon de penser qui écrit Femme avec un grand F et Homme avec un grand H. Or l'Homme coupable de tous les maux n'existe pas. Ni la Femme idéale : je n'ai jamais connu d'ange, de harpie, de sorcière ou de Mère-Terre. Comme romancière, je cherche des personnages de la vie réelle. D'ailleurs, je n'écris pas toujours

Suite à la page D-8

MARGARET ATWOOD :

« Les poètes sont normaux. Qu'est-ce qui est arrivé avec les autres ? Peut-être veulent-ils jouer mais ils ne savent pas comment le faire... »

Photo Louise Lemieux



LA REVUE **L'ESCALE** 2,95 \$

LA REVUE MARITIME MAI-JUIN 1987 NO 20

TITANIC
Le premier SOS de l'histoire

FORT REVEL
Des vrais corps maritimes

CAP HORN
Un nouveau héros

ZEBRUGGE
Et nos traversiers ?

L'Escale, pour revivifier l'histoire maritime du Saint-Laurent

JULIE STANTON
collaboration spéciale

QUÉBEC — Ne cherchez pas le dernier numéro de *L'Escale*, il est déjà épuisé ! Dommage. En plus de lier connaissance avec le jeune opérateur de radio du *Titanic*, John George Phillips, dont la ténacité et la foi en ses instruments sauvèrent la vie des quelque 700 réchappés du prétendu insubmersible paquebot de la *White Star Line*, vous auriez pu suivre également les déjà renommées péripéties de John Hughes, officier de la marine marchande canadienne qui a forcé l'admiration de tous les connaisseurs et, sans doute, écrit une page de l'histoire de la voile lorsqu'il a passé, le 20 mars dernier, le cap Horn sous grément de fortune. Mais, avant tout, le plaisir de parcourir *L'Escale* réside dans la découverte d'un riche patrimoine maritime. Sous forme de témoignages, chroniques et entrevues, des histoires sorties des mémoires et des archives viennent, en effet, nous rappeler le légendaire trop souvent mé-

connu du Saint-Laurent auquel se rattachent aujourd'hui les noms, entre autres, des Desgagné, Bernier, Harvey et Ménard, capitaines de notre navigation fluviale.

Pour Jean Gagné, rédacteur en chef de cette unique revue maritime et de langue française éditée de ce côté-ci de l'Atlantique, « chaque année, il y a plus de 10,000 mouvements de bateaux sur le fleuve, donc une importante vie maritime et commerciale. Malheureusement, avec la disparition de nos grands paquebots de croisière, peu de gens fréquentent le fleuve à titre de passagers. J'y vois le signe d'une triste désertion. Le fleuve ne nous appartient plus : qui le connaît vraiment ? Sa littérature, son histoire ? Entre 1696 et 1796, plus de 2,000 navires ont été construits sur les rives du Saint-Laurent et, en 1830 à Québec, le *Royal William*, premier navire à vapeur qui traversera l'Atlantique en août 1833. Qui sait cela ? Mis à part quelques écrivains et cinéastes comme Pierre Perrault, peu de monde parle actuellement de notre fleuve. Et pourtant ! J'ai découvert chez les professionnels de la mer des individus remplis d'admira-

tion qui peuvent non seulement en identifier chaque remous, mais aussi en remonter les maillons de l'amitié et de la complicité. Par exemple, Jean Pelletier, aujourd'hui directeur de *L'Escale*. Il a connu le capitaine Bernier, n'ignore rien de cet épisode du *Royal William* et sait encore nombre de choses reliées à notre histoire maritime... »

Si Jean Gagné se montre aussi passionné par la réalité de cette presque mer qu'est notre Saint-Laurent, cela lui vient de la passion de son propre père qui, rêvant de mouliner pêcheur à Barachois, n'en finissait plus de raconter à ses jumeaux des histoires de corsaires et de pirates. Et les jumeaux alors de se transformer eux-mêmes en illustre Jean Bar, ou encore de réinventer le personnage du grand Surcouf... vouant leur épée de bois à un quelconque roi imaginaire, quel que part de l'autre côté du port de Montréal dont ils sautaient allégrement les clôtures. En route pour l'aventure !

Aujourd'hui, l'aventure s'appelle *L'Escale*. Depuis maintenant cinq ans, une revue qui ne cesse de prendre du poil de la bête avec un tirage

de quelque 9,000 exemplaires aux deux mois, et 2,000 abonnés recrutés tant du côté de la « marine » que chez le simple terrien qui, d'après le courrier reçu, semble se délecter de ces informations inusitées sur la pêche, la faune maritime, l'environnement et les gens de mer du Québec avec, en prime, des reportages concernant soit la vie portuaire de Hambourg et de la Martinique, soit la pêche au Sénégal, soit la catastrophe du traversier *Zeebrugge*. Dans ses bureaux du 20, rue des Navigateurs (!) à Québec, la petite équipe travaille d'arrache-pied pour toujours améliorer son produit dont le mérite lui revient exclusivement puisque le médium ne bénéficie d'aucune subvention. Ici, Jean Gagné fulmine : « Le ministère des Affaires culturelles a refusé de faire suite à notre demande, prétextant qu'elle relève plutôt du ministère des Transports puisque nous traitons de transport maritime, et ce dernier lui renvoie la balle car, selon son expertise, notre contenu demeure essentiellement culturel. Ce qui est aussi mon avis. Nous parlons

Suite à la page D-8

À l'école des autodidactes

Faut-il fréquenter l'université pour tout savoir sur les orchidées?

ODILE TREMBLAY

À PREMIÈRE vue, bien subtil qui découvrirait le moindre lien de parenté entre Goethe, Socrate, Jean Genet, Benjamin Franklin, Thomas Edison et Maxime Gorki. Dans l'océan de leur diversité, une similitude surnage pourtant : ces illustres ont tous été, en leurs temps respectifs, de remarquables autodidactes. Le mot fait sourire aujourd'hui et, malgré que cette forme peu orthodoxe d'apprentissage soit encore de nos jours fort respectée par le public dans les disciplines où elle s'impose (qui oserait prétendre que c'est la fréquentation des cam-

pus qui crée les poètes, les mystiques, les écrivains ?), halte là ! lorsque ces sans-papiers entendent s'approprier des connaissances dans des domaines qui s'enseignent bel et bien, en refusant mordicus de suivre la filière habituelle. Pour les mordus du diplôme, le dilettante dégage une fort suspecte odeur de soufre.

Cette attitude condescendante est pourtant à l'aube de se modifier. Pourquoi ? Parce qu'à l'heure où les contenus d'enseignement deviennent si rapidement périmés, chacun doit se résoudre à développer des techniques personnelles de recyclage. Or les autodidactes, les sans-maitre, se révèlent, ironie du sort, des guides inespérés en cette matière. Par ailleurs, on commence à peine à décou-

vrir l'immense ampleur du phénomène de l'apprentissage en solitaire. Teils des aulnes dans un terrain en friche, les autodidactes croissent sous toutes les latitudes, chevauchant les époques les plus diverses, sexes et âges confondus, et la démocratisation de l'enseignement n'a nullement contribué à clairsemers leurs rangs.

Un sondage réalisé au Québec en 1982 par la commission d'étude sur la formation des adultes mettait le doigt sur une réalité surprenante : 23 % des adultes ayant été engagés dans un processus d'apprentissage quelconque au cours des deux années précédentes avaient boudé les salles de cours pour privilégier des activités de type autodidactique.

Dans la jungle haut de gamme qu'elle habite à Montréal, Gisèle Laramée fait son miel de l'orchidophilie. C'est par centaines que ces nobles fleurs parsèment les pièces de son appartement où elle les cultive avec amour. Sa passion est née il y a huit ans, quand ses enfants ont quitté le nid ; elle est aujourd'hui secrétaire de l'Association des orchidophiles de Montréal et, à force de lire, de consulter, de hanter les conférences internationales sur la question, Gisèle Laramée est devenue, mine de rien, une spécialiste. « Au jardin botanique, on me réfère souvent ceux qui désirent des renseignements sur la culture des orchidées », explique en riant cette pétulante autodidacte. « Curieux, très motivés, débrouil-

lards, capables d'autocritique, les autodidactes possèdent des traits de caractère bien précis », affirme Claudia Danis. Professeur en sciences de l'éducation à l'Université de Montréal, tout comme sa collègue Nicole Tremblay, Claudia Danis dirige avec elle, depuis 1982, le « Groupe de recherche sur les apprentissages autodidactiques en milieux éducatifs ». Avec une dizaine d'étudiants des 2e et 3e cycles, elles se penchent sur l'étude de ces « outsiders » du savoir à qui l'on demande, d'ailleurs, de rencontrer un certain nombre de critères. Les autodidactes observés ne peuvent avoir acquis leurs connaissances à l'intérieur du réseau institutionnel, ils se doivent d'être des experts reconnus comme

tels par leurs pairs et d'oeuvrer dans le même champ d'activités depuis plusieurs années. En outre, le groupe s'est penché principalement sur les autodidactes faiblement scolarisés car, bien que rien n'empêche un professeur de biologie d'être archéologue en autodidacte, il risque d'avoir été en quelque sorte contaminé par les méthodes d'apprentissage traditionnelles.

Religion, sexologie, littérature, histoire, horticulture, minéralogie, musique, astronomie et même, depuis quelque temps, micro-informatique : les autodidactes se concentreront, nous dit-on, surtout là où l'enseignement formel fait défaut,

Suite à la page D-8

Jacques Marchand
Le Premier Mouvement
Roman

JACQUES MARCHAND
LE PREMIER MOUVEMENT

- « Un Premier Mouvement saisissant... un bijou de premier roman » écrit « avec une rigueur et un art remarquables... »
- « Le Premier Mouvement aborde de manière magistrale la fuite en avant de deux frères, fascinés par le crime et prisonniers de leur fuite. »
- « Un texte condensé, sans bavure. À lire et à relire dans l'attente impatiente de l'oeuvre à venir. »

Rodolphe Morissette, *le Journal de Montréal*

ROMAN

l'Hexagone collection FICTIONS
lieu distinctif d'édition littéraire québécoise



LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Un portrait de Pierre Perrault

PIERRE PERRAULT n'est pas seulement le cinéaste de *Pour la suite du monde*, il est aussi un poète épique, auteur de *Gélivures*. C'est un portrait de l'homme, du poète et du cinéaste que nous propose, aux *Beaux Dimanches*, Jean-Daniel Lafond dans son film *Les Traces du rêve*, réalisé à l'ONF.

De l'oeuvre cinématographique de Pierre Perrault, le critique Louis Marcorelles du journal *Le Monde* a dit qu'elle constituait « une quête sans équivalent dans le cinéma moderne ». Le film de Lafond a connu récemment un grand rayonnement en France, dans le cadre du 9^e Festival international de films ethnographiques et sociologiques. Par ailleurs, la trame sonore a été diffusée sur les ondes de Radio-France/Culture.

Pour le réalisateur Jean-Daniel Lafond, dans *Les Traces du rêve*, « c'est bien l'aventure réelle et fragile d'un créateur et d'un pays tout autant que l'écriture cinématographique qui sont interrogées, quand les traces du rêve sont confrontées au choc du réel ».

En plus des personnages de l'univers cinématographique de Perrault, le film réunit des intervenants comme le philosophe français Michel Serres et le poète québécois Gaston Miron.

Dans un rythme endiablé, Lafond nous fait découvrir les visages d'un poète dont l'oeuvre est une véritable épopée du langage.

Projets pour la francophonie

LE PROCHAIN sommet de la francophonie donne lieu à divers projets devant « relier » les cultures et littératures de langue française.

Ainsi prévoit-on la création d'une « pré-collection de poche de la francophonie ». Les éditeurs ont été invités à soumettre des titres pour cette collection qui sera diffusée à travers le monde francophone et dont chaque titre sera tiré à 20,000 exemplaires.

Par ailleurs, un projet de l'association Les Parvies poétiques de France prépare, à l'occasion du sommet de Québec, une exposition intitulée « Tonalités » et qui doit réunir un « annuaire téléphonique des auteurs français contemporains ». Le poète et critique Marc Delouze est venu réaliser des enregistrements à Montréal avec les écrivains Yves Beauchemin, Nicole Brossard, Lucien Francoeur, Jacques Godbout, Michèle Lalonde, Gaston Miron et Michel Tremblay. Cette exposition sonore doit réunir en tout une quarantaine d'écrivains francophones, dont Anne Hébert, André Chéhid, Michel Deguy, Edouard Glissant, Eugène Ionesco, Abdellatif Laabi, Antonine Maillet, Alain Robbe-Grillet, Eugène Savitzkaya, Léopold Senghor, Jean Vautrin, Elie Wiesel.

Une nuit de la poésie à Hull

Une nuit de la poésie sera présentée le 24 juin à l'agora de la Maison du citoyen de Hull. Ce spectacle d'une durée d'au moins cinq heures réunira, à compter de 21 h 30 le 24 juin, des jeunes créateurs de la région de Hull auxquels se joindront trois écrivains de Montréal : Nicole Brossard, Denise Desautels et Michel Savard.

Le 24 juin de « Place aux poètes »

LA DERNIÈRE soirée de la saison présentée par Janou Saint-Denis à La Chaconne, rue Ontario, aura lieu le mercredi 24 juin à 21 h. À cette occasion, l'animatrice recevra ce qu'elle appelle « l'âme de Place aux poètes », soit ceux et celles qui ont le plus souvent fréquenté la scène de La Chaconne : Anne-Marie Gélinas, Danya Maisonneuve, Catherine Larivain, Mordax, Francine Sénéchal et François Miville-Dechéne.

Il se pourrait que l'an prochain, « Place aux poètes » déménage. En effet, le local de La Chaconne a été vendu et ses nouveaux propriétaires rêveraient de faire de l'esprit des lieux... une pizzeria. On en saura plus à l'automne.

Souvenirs d'enfance et de jeunesse à la radio MF de Radio-Canada

UNE NOUVELLE série mettant à contribution des écrivains sera entendue durant les mois de juillet, août et septembre au réseau MF de Radio-Canada : « Souvenirs d'enfance et de jeunesse » sera réalisé par André Major et présentera des textes de Wilfrid Lemoine, Suzanne Jacob, Jean-Marie Poupard, Madeleine Gagnon, Marco Micone, Marie José Thériault, Daniel Gagnon, France Théoret, Suzanne Lamy, Roch Carrier, Claire de Lamirande et Alexis LeFrançois. Parmi les lecteurs, on entendra les comédiens Jean Marchand, Ronald France, Dyne Mousso et France Desjarlais. Les émissions seront entendues le vendredi soir de 22 h à 22 h 30, du 3 juillet au 25 septembre.

Nouvelle adresse

ON EST prié de noter que l'Association des éditeurs canadiens (AEC) a une nouvelle adresse depuis le 12 juin : 4230, rue Hogan, bureau 220, Montréal, H2H 2N3. Le numéro de téléphone reste inchangé : (514) 521-6729.



Photo Jacques Grenier

ANTONINE MAILLET

est parmi les écrivains canadiens représentés à l'exposition « Tonalités », à l'occasion du sommet de la francophonie à Québec.

Lectures de vacances

Vous lisez aujourd'hui le dernier cahier PLAISIR DES LIVRES de la saison. Cet été, nos pages littéraires, forcément moins nombreuses, seront intégrées au CAHIER DU SAMEDI. Nous vous avons préparé des suggestions de lectures de vacances. Les huit pages du PLAISIR DES LIVRES vous reviendront en septembre.

D'autre part, votre chroniqueur de la vie littéraire part en vacances pour l'été. J'emporte avec moi quelques livres dont je n'ai pu encore vous parler : des livres de poésie de Robert Sabatier, Edmond Jabès, Claude Roy et Michel van Schendel, des romans et récits comme *Renaissance en Paganie*, d'Andrée Ferretti, avec Hubert Aquin comme personnage, et *Les Amours blessées*, de Jeanne Bourin, relatant les amours de Cassandre et Ronsard, des essais tels *L'Amour de la carte postale*, de Madeleine Ouellette-Michalska, et *La Défaite de la pensée*, de Finkielkraut, et, pour les relire, *Les Deux Royaumes* de Pierre Vadeboncoeur, ainsi que *Les Mots*, de Jean-Paul Sartre, et le récit autobiographique d'Hector Bianciotti intitulé *Le Traité des saisons*.

Voilà ! Vous savez tout de mes plaisirs littéraires de l'été. Bonnes vacances à tous et à toutes et bonnes lectures !

LES ONDES LITTÉRAIRES

À la télévision de Radio-Canada, dimanche à 13 h, l'invité de Marcel Brisebois à *Rencontres* est le théologien Guy Durand, qui a publié ses oeuvres chez Fides et Leméac.

Au réseau de Télé-Métropole, dimanche entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charrette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À CIBL-FM (104,5), dimanche à 19 h, Yves Boisvert lit des pages d'un poète à son émission *Textes*.

Au réseau Quatre Saisons, dimanche à 22 h 30, *Les Dimanches de Clémence* a pour thème « l'exil ». L'animatrice Clémence Desrochers reçoit Réjean Bonenfant (*Les Trains d'exil*, l'Hexagone), Véra Pollak (*Rose rouge*, Quinze) et Andréanne Lafond comme invitée spéciale. A noter qu'il n'y aura pas d'émission le 28 juin et que le dimanche 5 juillet, on verra en reprise, l'après-midi, l'émission « Visions de voyages » avec Claude Charon, Robert Baillie, Guy Deshaies et Monique LaRue. Le soir du 5 juillet, à 22 h 30, on présentera l'émission sous le thème « Les vacances ».

À TVFQ (câble 30), dimanche à 21 h 30, *Apostrophes* a pour thème « L'Acadienne et les acadiémiciens ». L'émission met en vedette Antonine Maillet, Bernard Pivot reçoit, en plus de l'auteur du *Huitième Jour*, les acadiémiciens Jean d'Ormesson, Michel Déon, Jean Dutourd, Edgar Faure et Henri Troyat. (Reprise le dimanche suivant à 14 h 30.)

À la radio MF de Radio-Canada, mardi à 21 h 30, Réjane Bougé anime *En toutes lettres*, le magazine d'actualité de la littérature québécoise réalisé par Raymond Fafard.

Antonio D'Alfonso ou « l'érotisme des mots »

L'autoportrait d'un poète italo-québécois

L'AUTRE RIVAGE
Antonio D'Alfonso
VLB éditeur, 1987, 180 pages

THE OTHER SHORE
Antonio D'Alfonso
Guernica, 1986, 158 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN ROYER

UN AN après sa publication en anglais chez Guernica, la maison d'édition qu'il anime à Montréal, Antonio D'Alfonso nous offre la traduction de l'essentiel de ses écrits sous le titre *L'Autre Rivage*, chez VLB éditeur. Voici un livre magnifique d'émotion et de pensée sur la question de l'identité.

Italien éduqué chez les anglophones, D'Alfonso s'est vite converti à la culture québécoise francophone. Il veut faire connaître cette culture au Canada anglais. Il traduit nos poètes et les publie en anglais chez Guernica.

Avec *L'Autre Rivage*, c'est de son propre cheminement qu'il s'agit. Cependant, quand l'éditeur nous présente ce livre sous l'étiquette « poésie », il n'a raison qu'en partie. Car *L'Autre Rivage* m'apparaît plutôt comme un journal intime nourri par le récit d'enfance. Certes, ces proses sont parfois « poétiques », en ce qu'elles interrogent l'être. Mais les chapitres du livre qui s'intitulent « Guglionesi » et « Le Nouveau Baroque » appartiennent plus à l'écriture d'un journal intime et intellectuel. Quant au chapitre intitulé « Au-delà de ses limites », il se tient plus près du récit que du poème. D'autre part, la partie baptisée « De l'auto-critique » rassemble exclusivement des notes sur l'écriture.

Je ne donne pas ces précisions pour enlever à D'Alfonso ses prétentions de poète. Loin de là. Mais il me semble que son livre gagnerait à être lu comme un essai personnel. L'ouvrage réunit des suites de proses toujours vibrantes, qui participent parfois de la poésie et parfois du cahier de notes.

L'auteur définit d'ailleurs très bien son essai comme étant celui d'un « livre de vers brisés, de pensées brisées, à propos de sentiments brisés. [...] Un cahier sans début ni fin, rien qu'un courant menant à l'être, au devenir... »

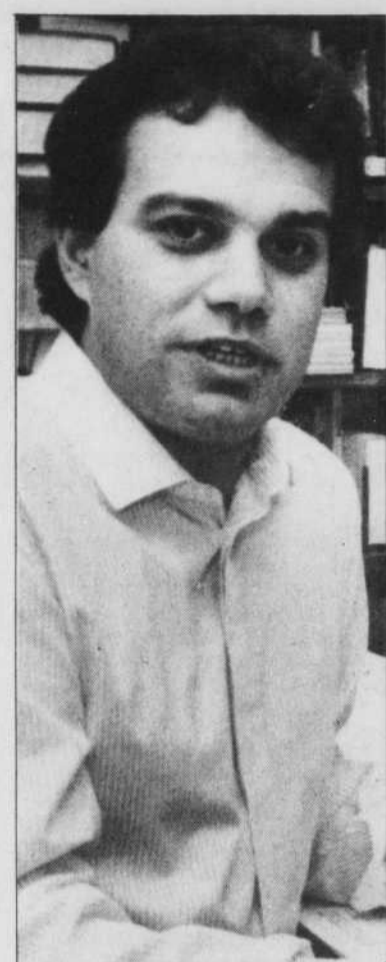


Photo Jacques Grenier

ANTONIO D'ALFONSO

Cela étant précisé, il faut dire que *L'Autre Rivage* est un livre d'une grande intensité, où l'émotion af-

fleure à chaque page, où la pensée cherche ses balises de l'autre côté des frontières du quotidien. Antonio D'Alfonso a réussi là un récit exceptionnel de son apprentissage émotif, affectif, intellectuel et culturel. Il fait son « portrait d'un Italien », comme il le dit, et il retrace l'itinéraire de « l'homme seul » à travers l'enfance, l'intelligence de la vie, la passion d'aimer et de savoir qu'il est.

Malgré un langage parfois trop flou, qui pourrait être dû à certains écarts de traduction, et malgré certains lieux communs, l'écriture d'Antonio D'Alfonso reste celle d'un poète qui possède une voix bien personnelle.

À chaque page de *L'Autre Rivage*, Antonio D'Alfonso atteint vraiment à « l'érotisme des mots ». Son écriture réussit à faire le pont entre l'émotion et la pensée. Ses récits retrouvent le sens du sacré où la vie se joue dès l'enfance. Ses notes fixent de façon lapidaire ou discursive les questions de l'art et de l'écriture.

En somme, Antonio D'Alfonso, par son parcours exemplaire et le livre d'émotions qu'il nous en donne, nous apprend à vivre et à continuer de nous poser la question de l'identité.

Ainsi, D'Alfonso écrit, en page 82 : « Les miens sont plus nombreux à Montréal qu'à Guglionesi. Ça fait mal. Il ne reste que peu de choses à Guglionesi. Et le peu qu'il y reste va bientôt disparaître si on n'y retourne pas. Y retourner ? Il n'y a plus de retour. Il n'y a qu'un revenir à soi, un aller vers. Pas de linéarité de l'expérience ou de l'identité. Qu'une conscience. Plus je regarde devant moi, plus je regarde en moi. Ceci, ma géographie. »

LA RECHERCHE

57, RUE DE SÈNE 75001 PARIS CEDEX 06 TEL. 01 43 54 32 84

NUMERO SPECIAL



N° 188 MAI 1987 5,50\$

- LES VACCINS DU FUTUR par C. Bona
- LA MANIPULATION DES PLANTES par J. Tempé et J. Schell
- LA BIOCONVERSION DE L'ÉNERGIE SOLAIRE par P. Tapie et A. Vermiglio
- LE GÉNIE GÉNÉTIQUE par J. Davies
- LES RÉACTEURS BIOLOGIQUES par M.R. Willamot et G. Durand
- ENZYMES ET CHIMIE FINE par S. Sicis
- LES ANIMAUX TRANSGÉNIQUES par L.M. Houdebine
- LES BIOTECHNOLOGIES ET LA BIO-INDUSTRIE par A. Sasson
- LA LEVURE par C. Gaillardin et H. Heslot
- LA CULTURE DES CELLULES VÉGÉTALES par V. Peltard et A. Bariatou-Fontanel
- LES NOUVEAUX DIAGNOSTICS BIOLOGIQUES par B. Dodel
- DES BACTÉRIES POUR EXTRAIRE DES MÉTAUX par J. Berthelin
- LA BIOTECHNOLOGIE DES ADDITIFS ALIMENTAIRES par P. Langley-Danzysz
- LA PRODUCTION INDUSTRIELLE DE L'HORMONE DE CROISSANCE par W. Roskam

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an: 36,00\$

Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 36,00\$.

Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____ Profession _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à :

Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

«Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.»



Photo R. Poltras/Quatre Saisons

Aux *Dimanches de Clémence*, demain soir à Quatre Saisons : de gauche à droite, Paquerette Villeneuve, Véra Pollak, Réjean Bonenfant, l'animatrice Clémence Desrochers et l'invitée spéciale Andréanne Lafond.

REVUE D'ÉCRITURE ET D'ÉRUDITION

SOMMAIRE

Nicole Dubreuil-Blondin
Les métaphores de la critique d'art: le « sale » et le « malade » à l'époque de l'impressionisme

François Quiviger
Il dolce inganno: art d'aimer et art de peindre au temps de la Renaissance

Normand de Bellefeuille Tenir le pas gagné
Claude Varin Clarice Lispector et l'esprit des langues
LE CABINET DES MERVEILLES Guido Ballo Alphabets du soleil

ORPHEUM Isabelle Panneton Secondes

Lise Harrou Parcours piégés

Suniti Namjoshi the Blue Donkey

Monique Brunet Tchernobâle Island

Michel De Celles La perruche et le poisson rouge

UT PICTURA POESIS Claude Beausoleil, Geneviève Letarte, Gail Scott

VOL. 2, NO 3

En vente chez votre libraire Diffusion Parallèle

Revue TROIS, 2033, avenue Jessop, Laval, Québec, Canada H7S 1X3 Tél: 663-4028

TROIS prépare pour avril 1988 son numéro anniversaire sur le TROIS.

- TRIADÉ, TRIAIRE, TRIANGLE, TRIAS, TRIBAQUE, TRICÉPHALE, TRICEPS, TRICROMIE, TRICOLORE, TRICORNE, TRICYCLE, TRIDACTYLE, TRIDENT, TRIDUUM, TRIEDRE, TRIENNAL, TRIÈRE, TRIFIDE, TRIFOLIOLÉ, TRIGEMELLAIRE, TRICYPHE, TRIGONE, TRIGONOCÉPHALE, TRIGONOMÉTRIE, TRILINGUE, TRILITÈRE
- TRILOBÉ, TRILOBITE, TRILOCLAIRE, TRILOGIE, TRIMESTRE, TRIMÈTRE, TRIMOTEUR, TRINITE, TRINÔME, TRIO, TRIODE, TRIOLET, TRIONIX, TRIPARTITE, TRIPARTITION, TRIPHASÉ, TRIPHTONGUE, TRIPLAGE, TRIPLAN, TRIPLE, TRIPLEMENT, TRIPLES, TRIPLETS, TRIPLETTE, TRIPLEX, TRIPLOCATA, TRIPLORE, TEX, TRIPORTEUR, TRIPTYQUE, TRIRÈGNE, TRIRÈME, TRISAIEU, TRISANNUEL, TRISECTION, TRISOC, TRISYLLABÉ, TRITUM, TRITON, TRIUMVIR, TRIVALENT, TRIVIAL, TRIOKA, TROIS, TROISIÈME, TROIS-MATS, TROIS-POINTS, TROIS-PONTS, TROIS-QUARTS, TROIS-SIX.

Avez-vous des textes à nous proposer? (d'ici décembre 1987)

Une rêverie à deux voix

L'appel irrésistible de la terre primitive

LA CAVÉE
Guy Cloutier
Montréal, l'Hexagone
1987, 139 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

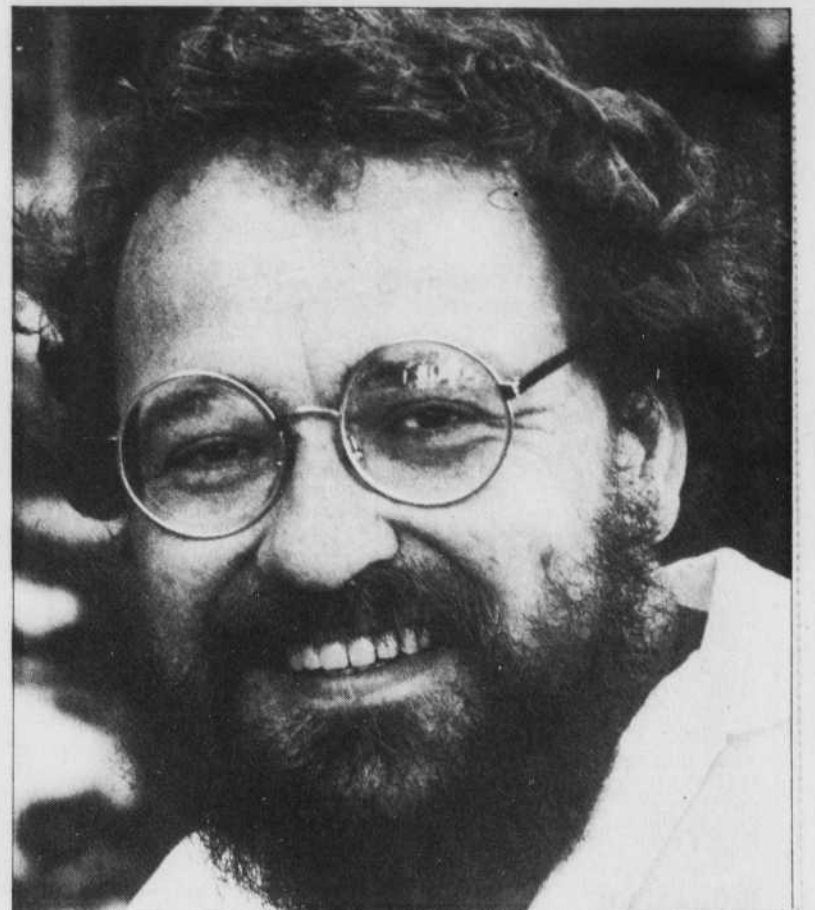
JACQUES MICHON

LE TERME de roman convient-il à cette prose incantatoire, à cette fable psychanalytique, à ces monologues croisés où le réel se confond avec l'imaginaire ? Je parlais plutôt de récit ou de rêverie à deux voix. Emma, envoûtée par le personnage de Marie Stuart, croit revivre le destin tragique de la reine d'Écosse, alors que son mari, Julien, reconnaît chez leur fils de 16 ans ses propres obsessions d'adolescence. Roger a pris l'habitude de trouver refuge dans la Cavée, un marécage boueux de la rivière Lairet, à Limoilou. La mère a honte et réprouve ce comportement en adoptant l'attitude héroïque et solennelle de la sacrifiée. Elle refuse d'admettre les forces obscures qui poussent son garçon à agir ainsi. L'aventure actuelle de Roger dans les profondeurs boueuses du marécage semble réveiller en elle

de vieilles peurs, d'étranges et anti-ques obsessions où se mêlent à la fois la première liaison de son mari, la rumeur publique et le regret de la petite fille qu'elle n'a pas pu avoir. De son côté, Julien revit à travers son fils ses propres fantasmes de réputation, d'engloutissement et de fusion tellurique, où il reconnaît l'appel irrésistible de la terre primitive. Tout un univers archaïque de souvenirs se déploie en lui. On devine que l'étrange comportement du fils réactive une scène longtemps refoulée par lui et sa femme. Jamais, dans ces évocations, le fils n'est focalisé ni ne prend la parole. La passion primaire de l'adolescent est toujours envisagée de l'extérieur, du point de vue des parents qui interprètent ces agissements à leur façon. La rivière dans laquelle l'adolescent patauge constitue la frontière, la limite qui sépare le réel de la dérive imaginaire, la raison de la folie, l'homme de la bête. Le père multiplie les avertissements contre les dangers qui guettent l'enfant. Pour représenter la menace, il rappelle la figure légendaire d'une divinité montagnaise (Ashten) qui transforme les humains en animaux. « Non, la Lairet n'est pas une rivière ordinaire, elle recoupe la frontière qui sépare ceux qui mangent et

ceux qui sont mangés. Une fois de l'autre côté, tu changes de clan et, à partir de ce moment-là, tu deviens une proie pour tous les autres ! Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai si peur ? Je n'arrête pas de penser à Ashten. Les Montagnais ne sont pas fous, ils ont appris à se méfier de la faim parce qu'ils savent qu'à force d'avoir faim, un homme finit par oublier qu'il est un homme, il est prêt à tout pour assouvir sa faim, et c'est précisément ce moment-là qu'attend Ashten pour fondre sur lui et le transformer en grenouille. Ils ont toujours peur d'avoir faim parce qu'ils connaissent les dangers de franchir la frontière qui sépare les hommes des animaux » (p. 106). Les passages les mieux réussis et les plus fascinants du livre sont sans doute ceux qui évoquent cette frontière trouble et menaçante où la mutation animale devient possible, où l'imaginaire matériel et la rêverie de la terre première prennent le dessus sur la raison, où l'être, d'abord attiré par la matière brute, se dénude pour se vautrer dans la boue, descendant dans les profondeurs pour creuser des tunnels et des terriers. Si cette pulsion menace le sujet de régression, elle représente aussi l'un des moments essentiels de son imaginaire. Le récit de Guy Cloutier

nous fait partager avec force et conviction cette ambivalence. Emma, figée dans son attitude hiératique et héroïque de victime expiatoire, Roger réduit à sa monomanie souterraine sont, cependant, des êtres partiels qui incarnent d'abord un rapport, un fantôme ou un moment de l'existence. Seul le père, à ce niveau, constitue un être suffisamment complexe et « complet ». C'est lui qui sert de relais et de médiateur dans l'étrange drame familial. Figure d'identification par excellence, il représente la loi et détient le savoir de l'aventure initiatique du fils et du sacrifice de la mère. Ce récit peut être situé dans la filiation des récits littéraires qui s'inspirent des contes, des mythes et des légendes centrés sur une tradition patriarcale. Le genre a reçu depuis longtemps au Québec ses lettres de noblesse. À l'instar d'un Yves Thériault ou d'un Roch Carrier, l'auteur réactive et réactualise pour le lecteur contemporain des archétypes et des structures archaïques qui appartiennent à la mémoire collective. La littérature ainsi conçue devient une sorte de « folklore moderne » qui tend à récupérer et exploiter un vieux fonds de tradition orale, à dialectiser l'ancien par le nouveau.



GUY CLOUTIER : à la limite du réel et de la dérive imaginaire.

Gilles Archambault et l'art de la sourdine

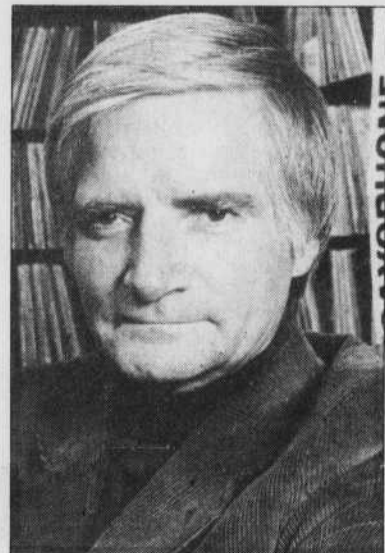
Nos nouvellistes et « l'effet carte postale »

L'OBSEDANTE OBÈSE ET AUTRES AGRESSIONS
Gilles Archambault
Boréal, 1987, 145 pages

BREVES
Spécial Québec
Printemps 87
nos 24-25, 152 pages

JEAN-ROCH BOIVIN

LE PREMIER roman de Gilles Archambault, publié en 1963, s'intitulait *Une suprême discrétion*. Pour le plaisir de leur petite musique, j'évoque les titres de ses trois dernières parutions : *Le Voyageur distrait*, *À voix basse*, *Le Regard oblique*. Ce n'est pas de la musiquette, même s'il n'y a rien là de tonitruant. Pas en sourdine, mais avec une sourdine, cet instrument qui donne à la trompette et au violon une qualité feutrée même dans l'aigu. Une suprême discrétion, ce n'est qu'une des qualités de « cet hôte très courtois dont la voix ne vous est pas inconnue », si vous aimez le jazz et/ou la littérature.



GILLES ARCHAMBAULT : ironie astringente.

de ces petits morceaux de bravoure sèche (145 petites proses, en autant de pages !) est une mise en garde. Coeurs saignants, s'abstenir. Prose élégante et raffinée sans affectation, qui trouve avec une efficacité perverse le chemin de vos tripes comme cette musique prenante que l'auteur affectionne. En une dizaine de lignes,

la réalité vous saute au visage. Avec une plume acérée et une main exercée, il descend les pigeons d'argile qu'il nous lance dans ses titres. Si vous préparez juillet en faisant des caisses... de livres ou de vaiselles, lisez l'exemple suivant des banales agressions de la réalité dont il sait nous livrer des instantanés bien léchés : « Domiciles : « Toute sa vie il n'a cessé de changer de domicile. Certains objets l'ont accompagné dans ses pérégrinations. Au moment de mourir, il est seul. Les femmes qu'il a connues ne se dérangèrent pas pour assister à ses derniers moments. Du reste, beaucoup sont mortes. Dans son délire, c'est pourtant l'image d'un intérieur douillet qui revient constamment. S'il avait encore un peu de lucidité, il reconnaîtrait les meubles de la maison natale. Jamais il n'a pu dépasser ce médiocre bonheur-là. Plus minable que ses parents mêmes, voilà ce qu'il est. Et l'infirmière s'étonne de voir sur sa figure une expression d'effroi » (p. 100). Des nouvelles, comme on peut le voir, portées à leur plus haut niveau de concentration. Petites douches froides sur les sueurs folles de l'été. *Polaroids* tirés par un homme attentif aux éloquentes incongruités de la

vie mais qui ne gaspille pas ses mots. Pas de cynisme, quoi qu'on en pense, mais la vision détachée et amusée d'une certaine sagesse, qui serait, dans une autre registre, une passion. *** « La narration brève ». C'est ainsi que Gilles Pellerin, directeur des éditions de l'Instant même, définit la nouvelle. Cela met Cavafy et Archambault dans le même paquet, mais ça reste exact. La nouvelle nous montre en tout cas, quand elle est réussie, qu'il faut bien peu de mots pour mettre toute une vie en images. *Brèves*, une revue française qui se consacre à « l'actualité de la nouvelle », offre dans son numéro 24-25 une vitrine de la littérature québécoise tout à fait éblouissante. On est frappé par la variété des styles, l'originalité des imaginaires et par la qualité générale de ces textes. Rapport qualité/prix, comme on dit, on ne trouvera pas mieux. Il y a d'illustres absences : Marie José Thériault, Monique Proulx, Désirée Szucsany, etc. En nommer, c'est en oublier et il y en a tant de bons nouvellistes ici que *Brèves* pourrait s'en faire un second numéro de même qualité. De ce numéro-ci, en tout cas, on devrait faire cadeau aux participants du sommet de la francophonie,

afin que le soir, dans leur chambre d'hôtel, ils puissent dissiper l'ineffable « effet carte postale » que leur fera sûrement Québec, en lisant nos nouvellistes, lectures légères pour des esprits sérieux, au lieu de regarder la télé américaine. On y trouve des textes introuvables, puisque tous les auteurs devaient présenter des textes inédits. Ce qui exonère Roger Safran, le rédacteur en chef, de toute omission et de l'insoutenable responsabilité de rendre justice intégrale à une veine de la littérature québécoise extrêmement riche et diversifiée. Maintenant que nos poètes commencent à être entendus dans la francophonie, peut-être nos nouvellistes seront-ils lus ? Pour ce qui est d'être vendus... la propriété intellectuelle, ça ne vaut pas cher ! Pourtant, nos productions culturelles sont notre plus grande richesse naturelle, n'est-ce pas ?... Il se dégage, en tout cas, de ce florilège de 20 nouvelles un bouquet très particulier : parfum efficace et pervers de ces Américains francophones que nous sommes, « périphériques » (selon le mot de Madeleine Ouellette-Michalska) de deux cultures. Cet éventail de nouvelles en flaque un bon coup dans « l'effet carte postale ».

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 20 juin de 14h à 16h
PAQUERETTE VILLENEUVE
auteure de
RETOUR II, journal d'émotions aux Éditions ZEMÉL

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
362 jours par année

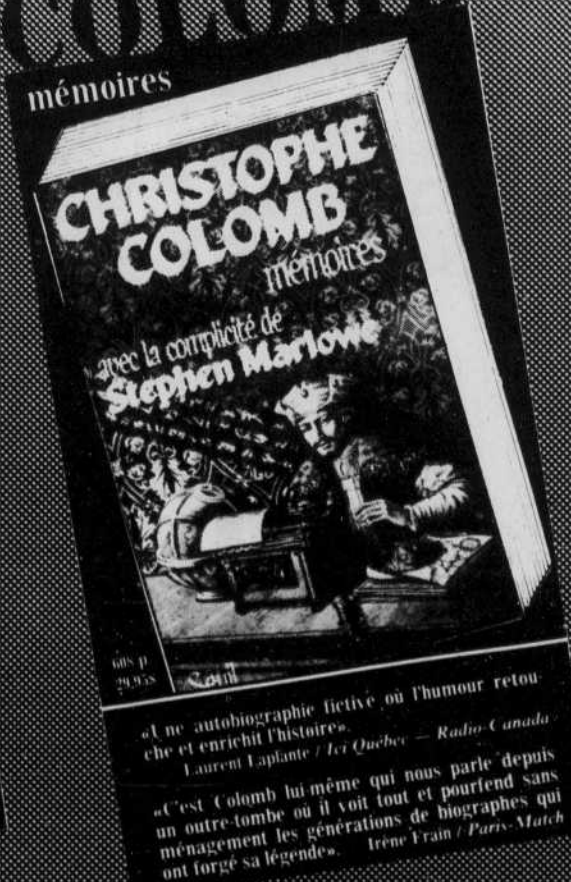
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

ÉTÉ SEUIL

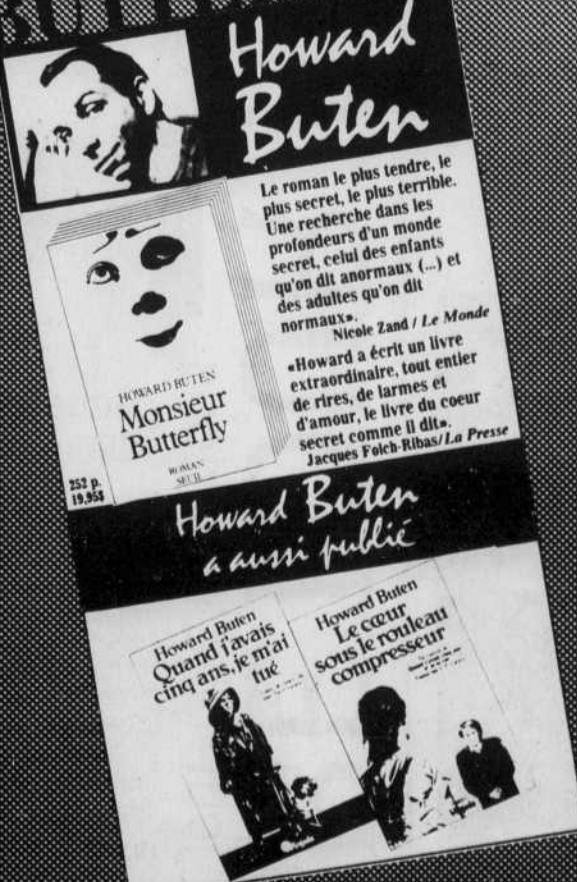
LES PAYS LOINTAINS



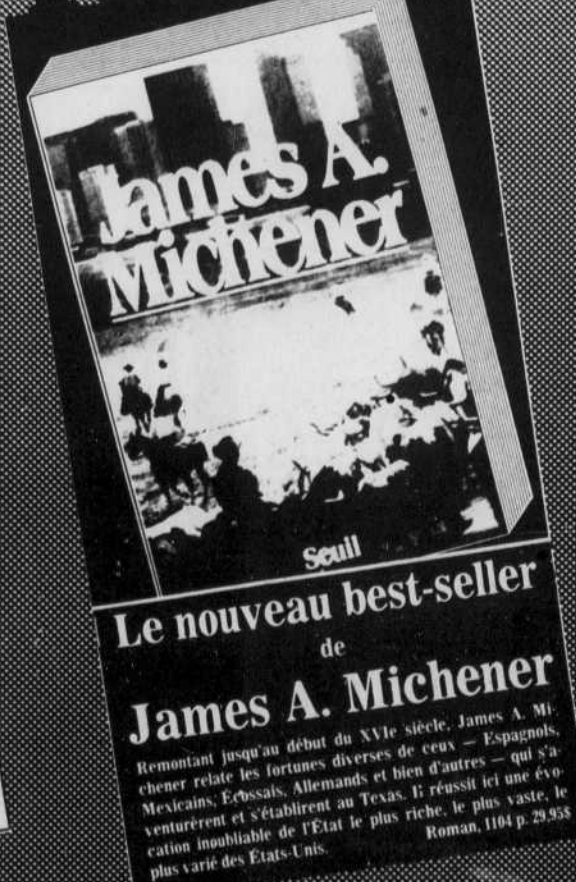
CHRISTOPHE COLOMB



MONSIEUR BUTTERFLY



TEXAS



L'art de survivre dans un labyrinthe

ÉCHEC À LA REINE
Bryan Forbes
Flammarion, 404 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

« **T**OUT CELA est complexe. Presque autant que les intrigues d'Iris Murdoch. Vous avez lu ses romans ? questionne l'un des personnages de Bryan Forbes. J'adore ses livres [...] les rapports qui se tissent entre les personnages font penser à un ballet composé par un chorégraphe de génie. Évidemment, admet celui qui parle, je ne prétends pas lui arriver à la cheville; disons que j'ai une certaine aptitude à vivre dans le labyrinthe... »

Pour apprécier ce type d'ouvrage, que l'on classe peut-être trop facilement dans le rayon des romans d'espionnage, il faut, autant que l'auteur, « survivre » pendant

des heures en retenant souvent son souffle. C'est toujours le plaisir de lire... mais un plaisir mêlé d'angoisse. « Attendez-vous au pire, prévient un autre personnage d'*Échec à la Reine*, et vous verrez que le moindre événement est une vraie bénédiction... »

Comme dans tout *murder* qui se respecte, tout commence par un assassinat : celui d'une pauvre femme, dans une clinique destinée, comme on les qualifie ici, « aux soins prolongés ». La victime de ce meurtre, par injection, s'appelle Caroline Oates et reçut un jour la médaille de Saint-Georges. On peut deviner pour quelle sorte de bons et loyaux services envers la Reine, le roman se déroulant dans le milieu des agents secrets, agents doubles, taupes, et autres serviteurs de l'Ombre, dont tous les pays se doivent dorénavant de recruter leur contingent.

Qui a tué Caroline et pourquoi ? C'est un vieux compagnon de « travail », et de surcroît son amant, Alec Hillsden, qui entreprend de le découvrir. Et qui, naturellement, ne le découvrira qu'aux dernières

pages, après d'incroyables aventures, que tout amateur de suspense ne demande pas mieux que de croire. Bryan Forbes, dont je n'ai pas lu les précédents romans, est indiscutablement un spécialiste du genre. Il ne possède peut-être pas le génie quasi machiavélique d'un John LeCarré, ni même du Canadien Anthony Hyde (*Red Fox*), mais son roman est assez habilement tissé pour que, de Londres à Bruxelles, de la France à la Suisse, de l'Allemagne jusqu'en URSS, on suive les inquiétants compagnons de cette « partie à finir » entre complices, anciens ou nouveaux de « la firme », comme ils appellent leur service secret. Hillsden, le héros et principal acteur de ce roman, qui s'appelait en anglais *The Endless Game*, titre plus approprié, il me semble, que ce banal *Échec à la Reine* que lui a collé l'éditeur parisien, Hillsden est véritablement l'être énigmatique, que l'on croit fourbe et vénal, mais qui se révèle bientôt un pauvre type, bourré de remords, qui n'aspire plus qu'à une chose : retrouver et punir l'assassin de Caroline Oates, le grand

amour de sa vie.

Entre-temps, tout le milieu trouble des agents, qui servent deux, et même souvent trois causes à la fois, est dépeint avec exactitude et compétence. Bryan Forbes ne craint même pas d'y aller de réflexions sagaces sur les turpitudes de la politique nationale (en Grande-Bretagne) et internationale. On en apprend de belles, si l'on demeure, après tant d'années, un incurable lecteur crédulé, sur les dessous des ministères, du monde diplomatique, sans parler des milieux de la finance et de l'escroquerie.

L'auteur d'*Échec à la Reine* est un écrivain intelligent et cultivé. Son livre est farci de citations, d'allusions aux grands livres de la littérature d'hier et d'aujourd'hui. Un de ses maîtres pourrait être Evelyn Waugh dont il nous offre un éloge... nuancé : « Je l'ai rencontré une ou deux fois, au club, se souvient Sir Charles, l'un des "patrons" d'Alec Hillsden. Plutôt déplaisant. Et ennuyeux, avec ce foutu côté catholique... »

On s'amusera, si l'on est comme moi de durables amateurs de thrillers à saveur politique, de cet aveu de Jock, l'un des personnages clés de l'histoire, dans un moment de grande lucidité : « Pourquoi ces crétiens de romanciers, s'écrie-t-il, nous décrivent-ils toujours comme d'incurables idéalistes, qui se battent pour que le monde reste aux mains d'IBM ou de la General Motors ? — Sans doute, lui répond Alec, parce que c'est leur métier d'inventer des histoires. — Ignorent-ils, reprend Jock, ce que nous sommes réellement ? Un ramassis de criminels reconnus d'utilité publique, à qui l'on demande de commettre les pires atrocités au nom de la patrie... »

Question d'atrocités, le lecteur d'*Échec à la Reine* sera bien servi, entre le premier chapitre, où l'on assiste au meurtre de Caroline, et — pour la bonne mesure et par le même meurtrier — à celui d'une pauvre petite pute dans un salon de massage londonien, jusqu'à la « punition » de Calder, alias Miller, alias Müller, avant l'épilogue où Hillsden, passé à l'Est, lit son *Times*, dans la coquette villa qu'on lui a attribuée au bord de la mer Noire.



Photo Granada TV

BRYAN FORBES

... Et question d'hygiène, pour lectrice un peu surmenée, j'ai maintenant ma ration d'intrigues tordues, de cynisme politique pour l'année. Ouf !

L'Orient selon William Cliff

EN ORIENT
William Cliff
poèmes, éditions Gallimard
1986, 111 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

CLAUDE BEAUSOLEIL

QUE SAIT-ON de la poésie belge ? Collée sur la France qui publie souvent ses poètes les plus représenta-

tifs, cette poésie qu'une anthologie nous présentait sous le titre de *Terre d'écartés*, publiée par le ministère de la Communauté française de Belgique à l'occasion d'une exposition montrée à Québec et à Montréal à la Galerie de l'UQAM en 1980, est à la fois vivante et singulière. Des poètes comme Francis Dannemark, Jean-Pierre Verheggen et Eugène Savitzkaya, sans revendiquer le statut de poètes belges, ont marqué la poésie de langue française telle qu'elle s'est déployée pendant les années 70. William Cliff, qui a fait paraître quatre

titres de poésie aux éditions Gallimard depuis 1976, appartient à part entière à ce groupe de solitaires. Il est né à Brabant en 1940 et ses livres témoignent d'une volonté de nommer la réalité d'un homme de sa génération aux prises avec les paysages actuels tissés entre la quotidienneté et un regard la déjouant avec une certaine désinvolture. Depuis *Ecrasez-les* (1976), William Cliff fait l'inventaire d'une vie qui traverse préjugés et lieux avec le désir de dire ce qui reste d'un individu quand il a fait l'épreuve du monde. Il

me semble y avoir toujours deux propositions dans la poésie de Cliff : la forme qui se veut classique et le contenu affichant l'homosexualité. Dans *America* (1983), l'auteur poussait ces deux aspects jusqu'à l'agacement, nous donnant à lire une poésie un peu à la fois de sol avec tout ce que cela comprend de petits désordres. Il faut dire que l'Amérique est souvent, dans la poésie européenne, décrite d'une manière qui nous laisse ou indifférents ou songeurs devant le cumul des clichés que les auteurs utilisent pour décrire le neuf mythique

que semble recouvrir l'évocation de ce continent que nous percevons tout autrement puisque nous l'habitons.

C'est avec plaisir, cependant, que j'ai suivi William Cliff jusqu'à *En Orient*, titre de son dernier recueil. Après les répétitions et les faiblesses du livre précédent, l'auteur semble avoir fait une synthèse de ses moyens. L'écriture et les thèmes s'affirment avec moins d'insistance et laissent davantage le langage errer dans le territoire de la page et de la lecture que nous pouvons en faire. Encore une fois la réalité, encore une fois le voyage et un corps sexué, mais un souffle plus large laisse passer un amour des lieux décrits comme autant de haltes remplies d'un désarroi, attentives à tout ce qui passe. Images, personnages, brèves scènes cernent l'ambiance d'un Orient présenté sans complaisance, avec comme avec que « la tristesse est écrite ».

Divisé en trois parties, le recueil nomme des villes qui ne sont pas là par exotisme mais comme tableau d'où émanera le sens. Lahore, Bénarès, Belgrade, les plages d'Alexandrie sont des toiles de fond où s'écrit

une vision sans euphorie, à l'écoute des poussières du temps, des échos du réel. Ici, William Cliff a intégré ses clin d'oeil à la forme classique en donnant à ses vers des rythmes qui ne sont pas que nostalgie des règles anciennes mais redécouverte des pouvoirs d'une métrique. Ainsi, dans le poème qui ferme la seconde section, la parole prend toute la place, tout son élan : « Heureux les courageux qui n'ont pas craint de s'embarquer / un jour de famine et d'angoisse / le pont de bois des voiliers qui traversent l'océan / ils ont conquis de voir l'astre plonger / dans une tranquille terre très douce au corps des morts. »

William Cliff manipule la forme avec encore certains accents poseurs, disant la « ville qui jadis fut splendide mais / toujours dut vivre sous dure férule » mais, en même temps, déborde des gangues qu'il s'impose pour nous permettre de lire de très beaux poèmes nous entraînant « au bruit des roues d'autos et des klaxons trouant la nuit », parfois vers la maison où est mort le poète Cavafis, parfois vers le désert ou vers la solitude.

La nature du petit prince

Un livre qui a scandalisé la France

PRINCE ET LÉONARDOURS
Mathieu Lindon
illustrations de Gérard Bitton
P.O.L., 1987, 110 pages

GUY FERLAND

POUR MATHIEU LINDON, la sexualité ne fait pas problème. Dans son premier roman, *Le Livre de Jim Courage*, et dans son second, *Prince et Léonardours*, le sexe occupe la place centrale de tous les rapports humains. Rien là que de très normal, direz-vous. Mais là où le bât blesse, c'est que tous ces rapports humains ne sont, en fait, que des rapports entre hommes, entre adolescents, de vrais-je dire. Dans un langage d'une verdeur à épouvanter les enfants et les puritains, Mathieu Lindon décrit dans les moindres détails les relations sexuelles les plus osées. Certains qualifieraient cette écriture de pornographique, mais sa blancheur et sa neutralité la font ressembler davantage à une écriture de contes pour enfants. C'est de ce jeu entre innocence (naïveté) et érotisme (pornographie) que les livres de Mathieu

Lindon tirent toute leur force subversive.

Prince et Léonardours sont deux jeunes hommes, presque des enfants. Ils s'en vont à la guerre comme on va acheter son pain le matin; sans appréhension, sans angoisse, sans désir de tuer, mais par une nécessité aveugle. Ils s'aiment, c'est-à-dire qu'ils aiment le corps de l'autre. Sans arrière-pensée. D'ailleurs, dans les deux livres de Mathieu Lindon, il n'y a jamais d'arrière-monde. Tout est là, comme allant de soi. Pendant la guerre (contre-partie de l'amour ?), Prince et Léonardours se séparent pour ne pas périr; ils rencontrent d'autres garçons qu'ils aiment; ils se font torturer, abuser de leur corps; et puis, finalement, après mille aventures, ils se retrouvent et se sauvent de l'enfer de la guerre qui n'était décidément pas fait pour eux.

Nos deux jeunes héros auront vu beaucoup de paysages, beaucoup de postérieurs, beaucoup de membres épars, beaucoup de corps ouverts et offerts. La crudité du langage n'a d'égal, dans ce roman, que la crudité des relations entre les jeunes gar-

çons. Toute l'action se passe ainsi à la queue leu leu... On n'en sort pas... Et, pour pimenter encore la sauce, le texte de Mathieu Lindon est illustré par des dessins ingénus et impudiques de Gérard Bitton (ce qui a d'ailleurs failli entraîner la censure du livre).

La grande réussite d'un roman comme celui-ci, c'est d'avoir littéralement donné un corps au texte. En

mêlant adroitement innocence, écriture simple, dessins provocants et sujets tabous, en allant droit au but, Mathieu Lindon nous donne à lire et à regarder l'amour homosexuel dans son plus simple appareil. Le texte et les illustrations nous touchent comme un corps étranger. Et, comme on ne sait pas ce que peut un corps (Spinoza), toutes les réactions sont à prévoir...

Québec, Haïti...

Suite de la page D-4

l'existence, dont l'errance est une figure universelle, est absurde du point de vue individuel, le non-sens n'entache manifestement pas la con-

fiance de l'auteur envers le langage qu'il utilise...

D'aucuns s'acharnent à parachever la mort du roman, dénonçant la bonne conscience dont sa forme serait l'écho. D'autres produisent des briques d'une écriture imperméable aux doutes qui torturent le genre et le style, mais qui n'en marque pas moins la mémoire. De là à réouvrir la question des rapports entre la forme, le pouvoir et la subversion, il n'y a qu'un pas. Je me garderai bien de le franchir. Comme toute oeuvre qui réveille les consciences, celle-ci rappelle à sa manière que l'éthique et l'esthétique sont toujours deux faces de la fiction.

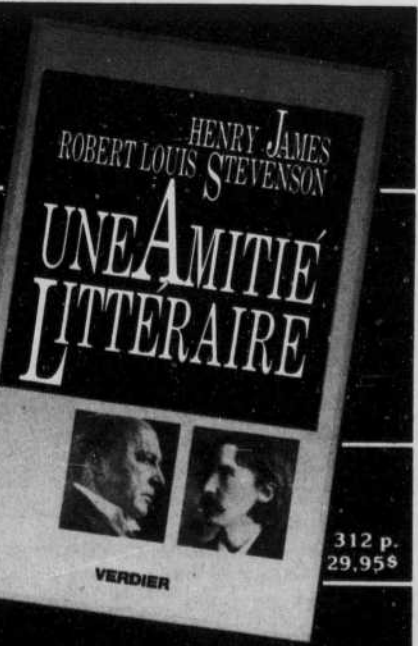
— Monique LaRue

Faut LE DEVOIR pour le croire!

CORRESPONDANCE
Henry James
et
Robert Louis Stevenson

Dix années d'amitié, de débats passionnés que Graham Greene et Faulkner devaient saluer comme la plus riche des correspondances

Correspondance et textes présentés par Michel Le Bris traduits par Malika Durif



VERDIER

BENITO

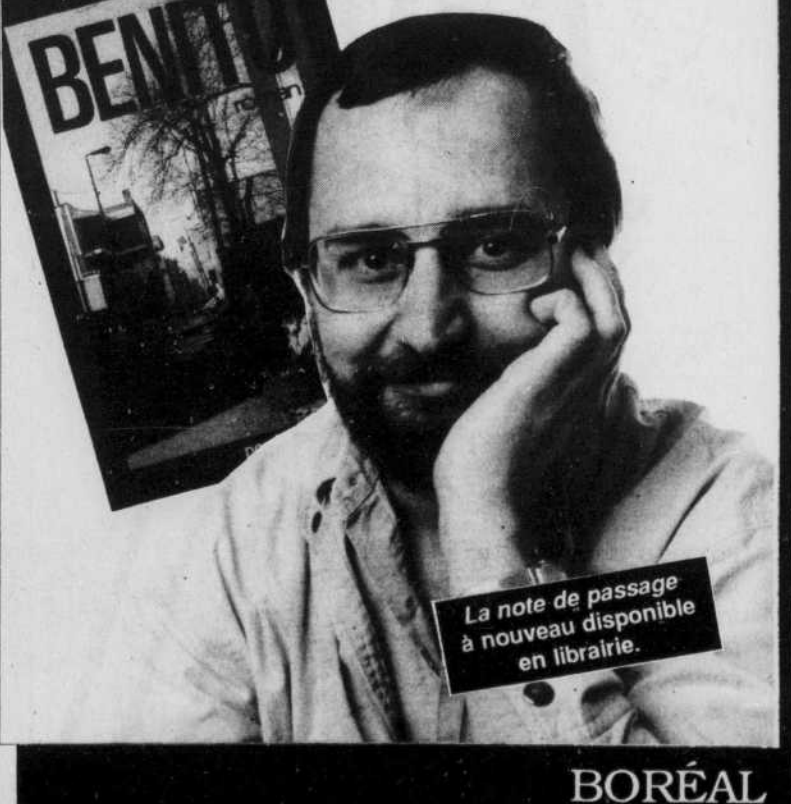
Un roman de François Gravel
l'auteur de *La note de passage*.

« Avec *Benito*, le talent de François Martel s'affirme [...] Un climat extraordinairement lumineux. »
(Réginald Martel, *La Presse*)

« Un roman extraordinaire... Un très grand livre. »
(Jean Roch-Boivin, *Le Devoir*)

« Un bon roman plein de tendresse et d'humour. »
(Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*)

« À lire absolument. »
(J.-F. Crêpeau, *Le Canada français*)
216 pages - 14,95\$



La note de passage à nouveau disponible en librairie.

BORÉAL

il faut lire Sébastien JAPRISOT



Écrit par Jean-Baptiste Rossi

On trouvera dans ce volume l'essentiel, publié ou inédit, de ce qu'écrivit Sébastien Japrisot sous son véritable nom, Jean-Baptiste Rossi, entre seize et dix-neuf ans: *Les mal partis*, roman; *Visages de l'amour* et de la haine, récit; et *Le bonheur du jour*, contes et poèmes.

En librairie à 22,95\$

Denoël/Robert Laffont

SÉBASTIEN JAPRISOT SERA À MONTREAL DU 12 AU 20 JUIN, À L'OCCASION DE LA PRÉSENTATION DE LA DAME DANS L'AUTO... PAR LA TROUPE OMNIBUS. M. JAPRISOT RENCONTRERA LE PUBLIC À LA LIBRAIRIE D'OUTREMONT (1284 ouest, Bernard) SAMEDI LE 20 JUIN À 14h00.



Photo AP

ALFRED HITCHCOCK

posant, en 1956, pour un message publicitaire sur son émission hebdomadaire de suspense à la télévision américaine.

Après la guerre

Un livre qui a l'air d'une esquisse de scénario

AFTER THE FACT
Hélène Holden
Oberon Press, Toronto, 1986

LETTRES CANADIENNES

GEORGE TOMBS

COMMENT SERAIT le Québec, après une guerre, une révolution ou quelque autre grand bouleversement ? Voilà la question que se pose l'auteur et libraire montréalais Hélène Holden dans ce roman perturbant, qui met en contrepoint les expériences d'une jeune francophone, Marie-Ange Lachapelle, et d'une anglophone d'âge moyen, Catherine Lemoyne ou Monk (on découvre petit à petit sa vraie identité dans ces pages).

C'est un Québec sombre, où un choc majeur est survenu, balayant la bonté, le bon voisinage, le sens de la communauté, la communication, pour les remplacer par la suspicion, la haine, la jalousie, et un règne de violence où les plus vicieux font toujours la loi. Bien qu'habitant un village au bord du Saint-Laurent, les gens ne se voient plus à l'église; on en chasse plutôt les prêtres qui restent.

Il n'y a plus de sens civique, non plus : des bandes de malfaiteurs boivent pour trouver le courage qui leur fait tant défaut, afin de faire leurs mauvais coups, jeter des ordures sur les jardins de gens qu'ils méprisent et... bien pire. Mais je ne dévoilerais rien.

Cela n'est guère encourageant ! Même le Saint-Laurent, ce fleuve au cœur de l'histoire et de la communauté québécoise, fleuve évidemment apprécié aussi de Holden, auteur d'origine franco-grecque, n'est plus qu'un endroit où se noient ou essaient de se noyer de pauvres gens. Plus de passage de navires, plus de commerce.

Plus rien dans les magasins. Juste des coupons de rationnement et le trafic de gens désespérés, affamés en font pour survivre. Et la peur.

Comment en est-on arrivé là ? L'auteur n'en dit mot. Dans les notes biographiques, l'éditeur nous propose une catastrophe : guerre, révolution ou libération du Québec. Ou peut-être tout à la fois. Curieusement, il m'a semblé que le déroulement de ce roman évoquait les cauchemars d'une minorité d'anglophones entre 1976 et 1980; visions sordides de pillage de propriétés privées « anglo » convoitées par quelques sans-culotte francophones, ou fêtes de la Saint-Jean qui tournent mal.

Dans ce sens, *After the Fact* semble refléter un point de vue particulier; ce qu'il aurait pu devenir le Québec déchiré entre, d'une part, un groupe de militants francophones pour qui le fait de constituer un groupe demeure la valeur primordiale (et tant pis pour ceux qui n'en font pas partie) et, d'autre part, certains individus anglophones plutôt passifs qui ne se sentent jamais chez eux et qui, dans un exil intérieur, se doivent de conserver dans la solitude de leur mémoire quelques idéaux culturels abstraits et probablement irréalisables.

Tous les romans sont fondés sur un contexte. Celui-ci, s'il ne jette pas forcément de lumière sur une situation spécifiquement québécoise, a le mérite d'explorer l'abîme, de nous lancer la question : « et si ? » Et si tout fichait le camp, qu'est-ce qu'on deviendrait ? Et si le mensonge prenait les devants sur la vérité, la mort sur l'amour ? Et si les pièges (un des personnages anglophones en met dans son jardin pour se défendre) que font les gens les piègeaient à leur tour ?

Le langage ici est sec, les personnages n'ont pas le temps d'avoir des contours, le roman sombre dans des voies sans issue. D'ailleurs, la fuite de Catherine Monk et de son amant est fatale, pathétique, trop courte pour être tragique. Ce livre a l'air d'une esquisse de scénario, mais qui le produira ? Il représente, en tout cas, l'oeuvre d'un auteur montréalais estimé, bien branché sur la littérature canadienne-anglaise, et qui donne à son travail une expérience culturelle assez riche.

Hitchcock en 37 marches

HITCHCOCK
L'art d'Alfred Hitchcock
50 ans de films
Donald Spoto
traduit de l'américain
par Christian Rozeboom
collection « Cinégraphiques »
éditions Édiilig, 315 pages

MARCEL JEAN

LA LITTÉRATURE portant sur l'oeuvre d'Alfred Hitchcock ne manque pas. Eric Rohmer, Claude Chabrol, Robin Wood, Jean Douchet, Michel Estève, Noé Simolo et Bruno Villien lui ont tous consacré un ouvrage. Sans compter l'incontournable recueil d'interviews qu'est le célèbre *Hitchcock/Truffaut*. Alors, au milieu d'un tel lot de monogra-

phies, que vient faire *L'Art d'Alfred Hitchcock, 50 ans de films*, de Donald Spoto ?

Précisons d'abord que l'ouvrage a été édité initialement en 1976 et qu'il ne ressasse donc pas ce qui a été écrit depuis la mort du cinéaste survenue en 1980. Spoto, grand admirateur de l'oeuvre du réalisateur de *Psychose*, ne s'attarde aucunement sur l'enfance du cinéaste, préférant plutôt aborder directement ses films, qu'il analyse longuement à travers 37 chapitres correspondant chacun à un long métrage (à l'exception du premier chapitre intitulé « Les premiers films, 1925-1934 », qui couvre une période en entier).

L'analyse que fait Spoto des nombreux films de Hitchcock est sage et

très solidement documentée, plusieurs des chapitres reposant sur une minutieuse description scène par scène. Il est, d'ailleurs, surprenant de voir à quel point l'ouvrage de Spoto est une mine de renseignements imposante, peut-être même unique en son genre puisque rarement les films d'Hitchcock ont été décrits avec autant de détails significatifs.

En refusant de s'adonner à une lecture globale de l'oeuvre, Spoto privilégie les films au détriment des grands thèmes qui les traversent. Voilà un choix qui pourrait paraître contestable, mais que l'auteur assume totalement en sachant bien qu'il n'est pas nécessaire de repasser là où d'autres ont déjà fait leur chemin. C'est là toute l'intelligence de ce grand livre modeste qui deviendra

rapidement essentiel à toute analyse du travail de Hitchcock.

En fait, c'est Spoto qui résume le mieux son livre lorsqu'il affirme, en postface : « *Finis coronat opus* : la fin couronne le travail, dit un curieux adage. En fait, en matière de critique, la fin ne devrait que nous ramener au début, c'est-à-dire aux oeuvres d'art elles-mêmes. Si ce livre pousse le spectateur à revoir les films d'Alfred Hitchcock, il aura rempli sa mission. »

Effectivement, à la lecture de *L'Art d'Alfred Hitchcock, 50 ans de films*, on a bien envie de revoir *Rear Window*, *Vertigo* et *Notorious*, ce qui n'est pas la moindre qualité de ce livre qui est, de surcroît, généreusement illustré.

Sur les sentiers de la mycogastronomie

CUISINER AVEC LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC
Claire Legendre-Leclerc
éditions de l'Homme, 1987

FRANÇOISE LAFLEUR

MÊME SI près d'une centaine de champignons sauvages du Québec sont comestibles, l'amateur mycologue doit avoir dans ses bagages plus qu'un simple panier pour la cueillette puisque quelque 200 autres espèces sont toxiques à divers degrés. La cueillette des champignons exige un minimum de connaissances et le mycophage gourmet ne cuisinera que les spécimens qu'il peut identifier à coup sûr après un examen sommaire, sinon au premier coup d'oeil.

Les 250 pages de *Cuisiner les champignons sauvages du Québec* livre à l'amateur, avec ses 170 recettes, les précieux secrets d'une mycogastromotrice réputée qui n'a cessé, pendant 30 ans, de parcourir les bois et les prés du Québec pour découvrir les meilleures espèces. Claire Legendre-Leclerc est une des pionnières de la mycologie au Québec, disciple de la première heure du docteur René Pomerleau et membre fondateur du Cercle des mycologues amateurs de Québec.

C'est toujours avec autant de plaisir et de ravissement que Mme Leclerc, âgée de 76 ans, continue de se laisser entraîner sur les sentiers de la mycogastromotrice. Elle affirme que 30 ans de promenades et de passionnantes recherches culinaires n'ont fait que la tenir en forme. C'est pourquoi elle veut nous faire découvrir cette « nourriture divine » qui « apporte aux plats une saveur forestière qui n'a pas d'égal ».

En ce début de saison, Mme Leclerc nous propose une vingtaine de manières d'appréter le psallote des prés (ou agaric champêtre), ou encore plus de 12 façons de cuisiner la lépiote élevée du printemps et la lépiote dégonflée de l'automne. Hors-d'oeuvres, potages et soupes, omelettes, viandes et volailles, sauces et même desserts s'accrochent tous bien, à la maison comme au camping, de la saveur délicate de champignons fraîchement cueillis.

Tout au long de son histoire, le Cercle des mycologues amateurs de Québec, fondé en 1951, a permis à ses membres de consigner dans des notes polycopiées leurs recettes et découvertes afin que chacun puisse partager avec les autres le fruit de son expérience, Mme Leclerc a réuni et revu ce matériel; elle a colligé toutes les recettes parues dans le bulletin du cercle et elle y a ajouté une trentaine de nouvelles recettes de son cru.

Avec une préface signée René Pomerleau, *Cuisiner avec les champignons sauvages du Québec* est plus qu'un traité d'art culinaire de notre flore mycologique. On y trouve des

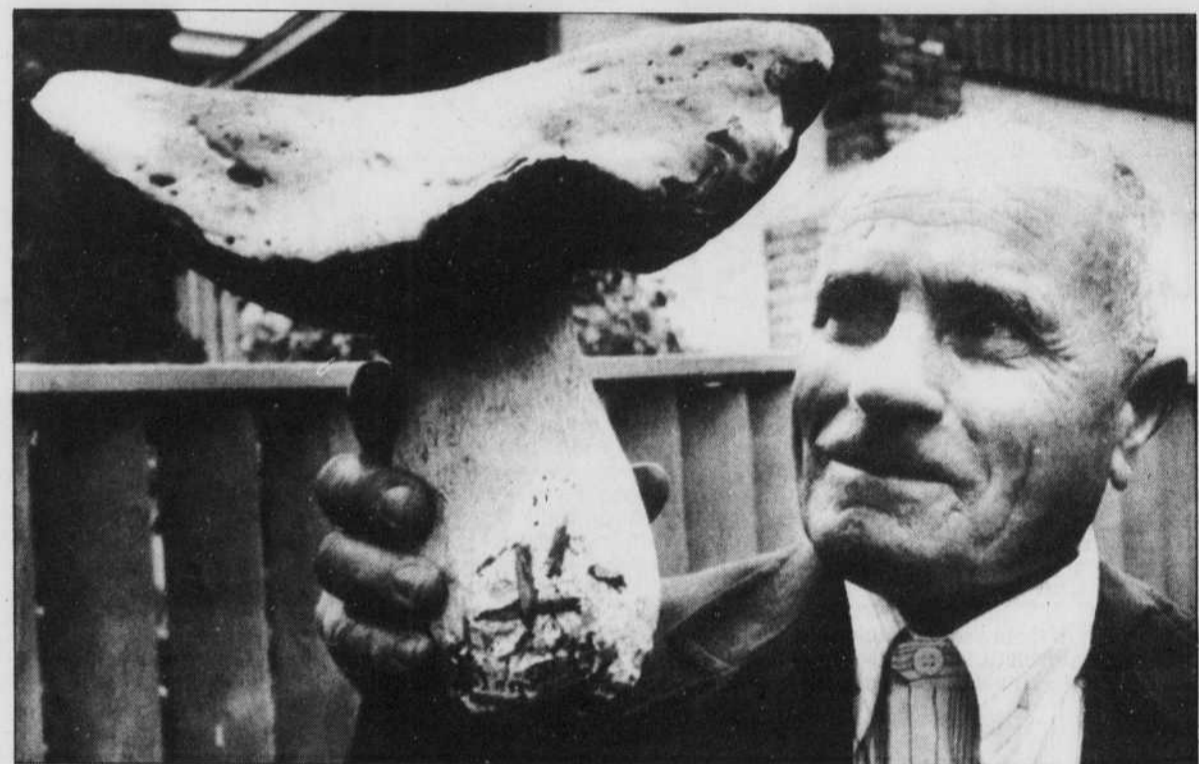


Photo CP

Ce bolet géant, considéré en Europe comme un véritable délice, a été trouvé dans la vallée de l'Okanagan, en Colombie-Britannique.

conseils sur la cueillette, sur la conservation (dessiccation, congélation, marinade), sur la valeur alimentaire ainsi que des conseils pratiques pour la cuisson. On y fait aussi une mise en garde, car personne ne devrait

s'aventurer à cueillir et consommer des champignons sauvages sans l'aide d'un ouvrage de vulgarisation bien illustré ou, à tout le moins, sans avoir acquis des notions de base, ce qu'on peut faire auprès de cercles ou

de clubs de mycologues amateurs de diverses régions du Québec. Claire Legendre-Leclerc avait déjà publié, aux éditions Garneau en 1971, un premier livre intitulé *120 recettes aux champignons du Québec*.

Autodidactes

Suite de la page D-1

dans des domaines peu soumis aux règles sévères des corporations professionnelles.

Pourtant, le chercheur solitaire gagne rarement sa vie avec l'objet de sa passion. Il s'agit fréquemment d'un pur violon d'Ingres qui occupe tous ses loisirs ou qui anime joyeusement et maniaquement sa retraite. Claude Pelletier a, pour sa part, rompu avec sa longue carrière à l'Office national du film pour pouvoir consacrer corps et âme à son dada : la généalogie. Il s'est constitué une bibliothèque de 5.000 volumes, jongle avec les lignées, rédige des monographies de familles, enseigne aux débutants et s'est même retrouvé président de la Société d'histoire de l'île Jésus, le tout sans aucune rémunération. « Je me donne à moi-même le titre de généalogiste », affirme-t-il, tout en avouant entretenir fort peu de rapports avec l'univers des historiens consacrés.

« Il est remarquable à quel point les autodidactes aiment faire partager les connaissances qu'ils ont acquises, déclare Claudia Danis. Ils apprennent pour mieux divulguer. On se fait souvent d'eux une image très

fausse de chercheurs solitaires vivant claquemurés au milieu de leurs livres. En fait, les autodidactes évoluent fréquemment à l'intérieur d'un réseau; ils apprennent des plus savants, enseignent aux autres; le rapport professeur-élève devient une notion élargie. La lecture est donc loin de constituer leur seul mode d'apprentissage. Ils échangent avec leurs pairs, discutent avec des spécialistes, saisissent tout ce qui est à leur portée : un livre, une émission de télévision portant sur le sujet qui les passionne, une conférence, un groupe de personnes qui partagent leur intérêt. L'avantage de cette méthode, c'est qu'elle permet d'apprendre à leur rythme, en se concentrant uniquement sur les points qui les intéressent, au moment qui leur convient.

« Loin de moi l'intention de dénigrer l'apprentissage en institution, poursuit Claudia Danis. Son importance est capitale mais, en terme d'éducation aux adultes, on s'est juste aperçu de l'inadéquation des procédés conventionnels. Un directeur d'école qui se recycle n'est pas un ignorant à qui le professeur doit tout apprendre. En occupant sa fonction, il a acquis une somme considérable de connaissances dont il faut tenir compte en modifiant nos méthodes en conséquence. Et c'est là que l'expérience des autodidactes entre en jeu. En étudiant comment s'articule leur mode d'apprentissage, on pourra leur emprunter quelques précieuses recettes d'autorecyclage qui se révèlent indispensables en éducation des adultes, aujourd'hui. »

— Odile Tremblay

Antonine Maillet
LE HUITIÈME JOUR

«C'est un conte immense, LE HUITIÈME JOUR, qui offre un bonheur du même format.»
Reginald Martel - LA PRESSE

«L'écriture tonique de Maillet embellit tout, même les drames.»
Regis Tremblay - LE SOLEIL

Antonine Maillet

«APOSTROPHE»
dimanche 21 juin à 21h30
et dimanche 28 juin à 14h30

LE HUITIÈME JOUR

LE MÉCAN ÉDITEUR

Collection roman québécois
296 pages - 16,95\$

5111, avenue Durocher
Outremont, QC H2V 3X7
tel. 273-1150

LE PLAISIR des livres

une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez
Jacqueline Avril
842-9645

LES 75 PREMIÈRES ANNÉES DU DEVOIR

«LE DEVOIR» de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....

Pour se retrouver dans les négociations sur le libre-échange canado-américain

UN MARCHÉ, DEUX SOCIÉTÉS ?

I- Libre-échange et autonomie politique sous la direction de Christian DeBlock et Maurice Couture

II- Libre-échange : aspects socio-économiques sous la direction de Pierre-J. Hamel Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences 1987, 325 et 333 pages

THE FREE TRADE PAPERS Duncan Cameron Toronto, James Lorimer & Company, 1986, 227 pages

NOTES DE LECTURE

PAUL-ANDRÉ COMEAU

DIX-HUIT mois après l'ouverture des négociations entre le Canada et les États-Unis, le libre-échange paraît toujours aussi mystérieux qu'au moment où le président Ronald Reagan et le premier ministre Brian Mulroney en adoptaient le principe, au sommet de Québec. La décision d'engager des négociations en vue de la conclusion éventuelle d'un accord de libre-échange entre Washington et Ottawa avait, à l'époque, surpris à peu près tout le monde.

Les négociateurs américains et canadiens ont tenu, cette semaine, une autre session de travail dans la capitale américaine dans l'espoir de faire progresser ce dossier. Tactique de négociation ou indice d'un blocage important, les nouvelles font état de la possibilité de devoir renoncer à l'échéance du début octobre. Ce serait remettre en question le sort même de ces pourparlers engagés en vertu d'une procédure américaine d'une extrême rigidité.

Le feu d'artifice du lac Meech ou-

blié, la réforme fiscale amorcée, toute l'attention va inévitablement se concentrer sur cette question. Le moment paraît tout indiqué pour signaler trois livres consacrés au problème du libre-échange.

En mai 1986, pas moins d'une cinquantaine d'universitaires, de syndicalistes et d'hommes d'affaires participaient, à Montréal, à un colloque sur le problème du libre-échange, à l'occasion de la réunion annuelle de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (Acfas). C'est la majeure partie des communications présentées à cette occasion que l'Acfas a réunies en deux forts tomes.

À peu près toutes les facettes de ce projet d'association économique d'un genre bien précis font l'objet d'un examen minutieux dans cette entreprise collective. Fondements économiques du libre-échange, conséquences sur l'économie et le système politique du Canada, implications au chapitre de la souveraineté et de l'identité culturelles, autant de thèmes agités depuis le début de cette négociation assimilée à un « beau risque » par l'un des participants à ce colloque, autant de chapitres qui permettent d'envisager les multiples facettes de ce que pourrait signifier la mise en oeuvre d'un tel accord.

Il faut signaler l'apport intéressant de textes qui font état d'expériences analogues tentées sous d'autres cieux, à commencer par l'accord de libre-échange déjà signé entre Israël et les États-Unis. Cette dimension comparative permet de pondérer certaines affirmations trop catégoriques dans un domaine où rien n'est aussi tranché qu'on le souhaiterait.

Du tome consacré à l'autonomie politique, une constante se dégage à la lecture de la plupart des contributions, qui ne laisse d'intriguer. Peu

importe l'angle privilégié, la mise en oeuvre d'un accord de libre-échange provoquerait inévitablement une modification, soit de l'équilibre des pouvoirs au sein de la fédération canadienne, soit du rôle de chacun des gouvernements. Il n'y a pas, loin de là, accord sur le sens exact ni l'importance, même approximative, de ces changements, ni sur le lieu précis de leur implantation. Mais aucun de ces auteurs ne doute de la nécessité de s'interroger sur les conséquences politiques d'une telle entente économique.

Le recueil de textes, colligés et publiés par le professeur Duncan Cameron, met précisément en valeur les dimensions, les facteurs politiques de la décision prise par Ottawa de s'engager dans cette voie du libre-échange. Il s'agit là d'un ouvrage extrêmement précieux : l'auteur, professeur au département de science politique de l'Université d'Ottawa, a réussi à mettre la main sur les documents indispensables à la compréhension d'une négociation qui pourrait être fondamentale dans l'évolution du Canada.

À parcourir ces documents — depuis la note de service du cabinet du premier ministre sur la stratégie à mettre en oeuvre pour « vendre » le libre-échange aux Canadiens jusqu'aux extraits de rapports préparés pour le gouvernement du Québec ou celui de l'Ontario — toute une série de questions s'ébauche, qui stimule la réflexion.

Dans son introduction, qui représente sans doute la contribution la plus fouillée sur la genèse et le cheminement de cette entreprise jusqu'au déclenchement effectif des négociations, le professeur Cameron met en relief deux aspects majeurs.

Il s'agit, en premier lieu, du rôle effectivement joué par le milieu des affaires, notamment par le *Business Council on National Issues*, fédération des grandes entreprises cana-

diennes, dans la conversion du gouvernement Mulroney à cette cause. Dès 1981, cet organisme multipliait les interventions à Ottawa en vue d'obtenir l'ouverture de négociations avec les États-Unis. Même travail auprès de la commission MacDonald, avec les résultats que l'on connaît.

Il y a donc une cause interne à ce qui représente un changement majeur d'attitudes de la part des conservateurs canadiens. À cet égard, la conversion du premier ministre aux vertus du libre-échange s'inscrit en totale rupture avec l'idéologie du parti de Sir John A. MacDonald.

Impossible de comprendre le sens et le cheminement des négociations canado-américaines sans ce recueil de textes. Impossible de se former une opinion sans parcourir ces documents qui forcent à mettre entre parenthèses préférences idéologiques et lieux communs savamment entretenus par l'un ou l'autre des deux grands partis.



Le négociateur canadien sur le libre-échange, Simon Reisman (à gauche), et son interlocuteur américain Peter Murphy.

Face au Japon, le déclin de l'empire américain?

THE RECKONING David Halberstam New York, Morrow 1986, 72 pages

PIERRE-Y. LAURIN

DANS LA REVUE *The Atlantic* du mois de janvier dernier, le célèbre économiste américain J. K. Galbraith établit un parallèle entre la situation économique actuelle et celle qui a mené à la crise de 1929. Après examen, il se demande si nous ne nous dirigeons pas tranquillement vers le gouffre. Il pense que la spéculation boursière, les dettes immenses du tiers monde, les prises de possession stériles de sociétés par d'autres (facilitées par les fameux « junk bonds ») peuvent faire crever la bulle.

Le journaliste David Halberstam pourrait se dire d'accord avec un tel pronostic. Il analyse la situation des industries américaine et japonaise de l'automobile. À la différence de Galbraith, il ne parle pas de krach boursier, mais plutôt de désindustrialisation de l'Amérique. Est-ce ainsi le début du déclin de l'empire américain ?

La thèse centrale du livre n'est pas nouvelle. L'économiste Robert Reich (*The Next American Frontier*, 1983) a déjà démontré les dissemblances entre les gens d'affaires américains et nippons. Aux États-Unis, ceux qui font grimper les profits et le prix de l'action en Bourse sont promus : souvent, étant formés dans les « business schools », ils arrivent à leur fin par des pirouettes fiscales ou de lucratives transferts de capitaux d'un pays à l'autre. Au Japon, les leaders doivent leur place à leur qualification technique : ingé-

nieurs, ils ont commencé leur carrière par des stages sur les lignes de montage. Leur ascension est le résultat d'un travail ardu, où la qualité prime avant tout. Les profits immédiats et faciles laissent place à un effort de conquête du marché intérieur, suivi d'une ouverture agressive sur l'étranger. Quand ces positions sont solidement ancrées, les bénéfices ne tardent pas à affluer.

Le gros livre de Halberstam témoigne minutieusement en faveur de cette thèse. Il a étudié le parcours de deux entreprises automobiles, Nissan et Ford, de 1945 à aujourd'hui. Il nous raconte comment un David roué, tenace, est venu à bout d'un Goliath empesé, balourd, paresseux. Les Japonais, atterrés par une défaite nationale humiliante, ont volontiers collaboré avec les vainqueurs pour rebâtir leur pays. Les Américains, intéressés et déboussolés, parfois concédant, les ont assistés, tout en laissant leur industrie contracter un embonpoint troublant.

La situation d'oligopole qui prévaut aux États-Unis, jointe à un prix du carburant très bas jusqu'en 1973, a découragé la créativité. Il suffisait de concevoir de grosses voitures,

confortables et clinquantes : les Américains les achetaient. Par contre, au Japon, les conditions étaient autres dès le début. Le Miti (ministère de l'Industrie et du Commerce extérieur) incitait à la concurrence entre les constructeurs, tout en rationalisant leurs efforts. De plus, le prix de l'essence était plus élevé : ainsi, en 1973, les petites japonaises sont devenues très séduisantes pour un marché américain en mal de véhicules économiques. Elles ont rencontré une telle ferveur que maintenant, 40 % du marché automobile est détenu par les Japonais : si ce n'était des restrictions volontaires et des droits d'entrée, il y a tout à parier que ce pourcentage serait bien plus important.

Halberstam n'est pas optimiste. Il constate avec effroi que ses compatriotes ne se questionnent que timidement sur les années qui viennent, la compétition acharnée, « la dure lutte pour la survie dans un monde cruel ». Son aîné, Galbraith, recru d'âge et d'expérience, est plus caustique : « La chose importante est la pauvreté de la mémoire collective, surtout quand elle est aux prises avec un euphorique désir d'oublier. »

Vous m'en direz tant...

LES MÉDIAS, CES GRANDS CONTEURS

Jacqueline Aschac éditions Paulines, collection « Communication et mass média », 1986, 246 pages

CHANTAL BEAUREGARD

PUISQUE, dans les sociétés occidentales, plus personne — à moins de vivre à la Robison Crusoe — ne peut se passer tout à fait des médias, on peut prétendre que le thème a un grand avenir devant lui. En observatrice éclairée, Jacqueline Aschac invite le consommateur à redoubler de vigilance face à la quête de rentabilité qui affecte le contenu même des médias. Il faut échapper aux déterminismes des logiques d'offre des producteurs. À sa manière, l'auteur rappelle que les médias, outils d'éducation et de diffusion d'informa-

tion, tendent également (voire de plus en plus) à une finalité économique : vendre par l'image, espèce de conte fascinant, et, bien sûr, à travers la publicité.

Comme s'ils étaient devenus le lieu de réconciliation sociale, l'espace du débat démocratique, les médias exercent une fascination chez les gens et les institutions. Pourtant, cela n'empêche pas Jacqueline Aschac de remettre en question le sacré concept d'objectivité et de désapprouver la conception élitiste de la culture médiatique officielle.

Jusqu'à présent, les analyses des médias sont restées très abstraites. Or l'auteur part souvent du concret afin d'élaborer une idée plus complexe. Les exemples abondent et reposent sans doute sur une riche documentation. Plus didactique que théorique, l'ouvrage n'est certainement pas dénué de tout esprit criti-

que. Ainsi, on aborde l'information étrangère comme conte et dénégation, via les agences de presse internationales.

Mme Aschac tient admirablement bien ses promesses : son livre sert l'éducation populaire et la réflexion. Les jeux, les encadrés, les questionnaires et les dessins y contribuent. De plus, quelques adresses fort utiles sont ajoutées à la fin. Tout pour connaître les enjeux des médias, apprendre à mieux s'en servir et agir pour en changer les contenus. Seuls points faibles : tout d'abord, la page couverture trop colorée qui ne me dit rien de particulier et l'usage répétitif de « médias d'information ». Et je crois que quelques pages sur la concurrence des télévisions étrangères, en particulier américaines, que notre télévision subit sur le territoire national auraient été pertinentes.

Miep Gies
Elle s'appelait Anne Frank
320 p. 24,95\$

Miep Gies
Elle s'appelait Anne Frank

«Un récit émouvant, raconté avec beaucoup de pudeur et de simplicité.»
Christiane Charette / Bon dimanche

«Tous ceux qui ont lu et aimé le «Journal» d'Anne Frank voudront lire le livre de Miep Gies. Ils ne seront pas déçus.»
Catherine David / Le Nouvel observateur

Calmann-Lévy

nouveautés vlb

L'ACADÉMIE DU DÉSIR
un roman de Michel Khalo

Voici une oeuvre non conformiste, par son écriture et son style, un roman qui innove et dérangera nos habitudes de lecture, un roman baroque doublé d'une intrigue policière, qui se déploie entre l'anecdote et l'enquête policière, entre l'érotisme et l'histoire toute récente du Québec, qui oscille entre l'humour, la parodie et le jeu des identités.

280 pages — 14,95\$

POPOL VUH
«La bible américaine des Mayas-Quichés»

Cet ouvrage, qui retrace l'histoire d'un peuple — le peuple maya —, est une nouvelle version d'un des plus grands textes sacrés, écrit en quiché peu après la conquête espagnole, vers 1550, et souvent considéré comme le document le plus ancien sur l'histoire de l'humanité. Magnifiquement traduit par Pierre Desruisseaux et Daisy Amaya.

194 pages — 14,95\$

DJIAN

EST À LIRE DANS J'AI LU

37°2

38°5

40°

et enfin

la suite de 37°2

LE MATIN

éditions J'ai Lu

Bernard Valiquette, éditeur: «le vin, le vent, la vie...»



Jean
ETHIER-BLAIS
▲ Les carnets

JOUVRE ce livre et vois la photographie de Bernard Valiquette. Comme toutes les photos, elle est trompeuse. Bernard Valiquette, cravaté, l'air sérieux, fixe l'objectif avec une légère moue de mépris, un sourire à peine esquissé, ironique, boudeur. Il est là, figé pour l'éternité qui nous est promise. Son regard interroge, sous une arcade sourcilieuse qui s'avance comme un promontoire et un grand front dégarni. Dans la réalité, plutôt petit, replet, il donnait surtout l'impression d'un homme heureux, vif, spirituel, la voix rauque, tenant des propos peu conventionnels. Il vivait dans l'univers des livres et cela paraissait à son regard un peu passé, celui de l'amateur de grimoires, un regard fait, non pour le spectacle de la vie dans les rues, mais pour le mot qui devient phrase, la phrase qui devient page; ou alors, après avoir lu, pour mieux voir à l'intérieur de soi.

Valiquette, à l'époque où je l'ai, non pas fréquenté, ni connu, mais rencontré dans des librairies, où j'ai parlé avec lui de littérature

(c'est-à-dire à la fin des années 60), était déjà presque un vieillard. Il boitait, fumait, la cigarette au coin gauche de la bouche, à la René Garneau. Il aimait la littérature et les écrivains, toujours à l'affût de nouveautés dans le domaine de l'esprit. Il travaillait à Radio-Canada, finissant sa vie de boulangier en recherchiste Valiquette. Dans ce livre (*Bernard Valiquette*, Éditions du Québec, Publ.-Liaison 1986), M. Louis Chantigny raconte, en termes émus, la vie de ce baroudeur. Valiquette a vite atteint les sommets de l'édition; 1938, année de la fondation des Éditions Bernard Valiquette, voit ce petit jeune homme de 25 ans se lancer dans l'aventure. D'abord commis au service de librairie du DEVOIR, Valiquette était passé chez Albert Lévesque, qui jouait à cette époque un grand rôle dans l'édition montréalaise. Tous ces hommes sont à découvrir, ces pionniers qui, contre vents et marées, sauvèrent la barque de notre littérature. Les écrivains étaient peu nombreux et, la paresse naturelle aidant,

faisaient paraître des recueils d'articles. M. Louis Chantigny décrit à merveille l'atmosphère de l'époque, le repli sur soi, l'impossibilité de communiquer. On gémissait en silence, comme les juifs sur les bords du Nil. Mais que faire? Ce n'est pas que le niveau culturel ne fût pas élevé. Une élite existait, parfaitement au courant de ce qui se produisait à l'étranger, et singulièrement en France. C'était aussi l'époque des petites revues élitistes, comme *La Relève*. Manquait, tout simplement, le levain. Albert Lévesque publiait, tant bien que mal, les fonds de tiroir de ses contemporains. Ses éditions vivaient grâce à des contrats de l'État. Les libéraux remplacés par Duplessis, disparus les contrats! Albert Lévesque ferme boutique.

Bernard Valiquette prend la relève. Il modèle son action sur celle d'un autre Bernard, Grasset, en se présentant d'abord comme un homme d'affaires. Il voit loin, il se croit millionnaire. Son enthousiasme est alimenté par les circonstances. C'est la guerre. Le marché international des éditions françaises est à prendre. Valiquette se jette dans la mêlée. De nombreux écrivains français, repliés sur New York, deviennent ses amis, publient chez lui. Retenons Antoine de Saint-Exupéry qui devient presque un Montréalais d'adoption. Valiquette publie aussi Malraux, Pascal, Nerval, Jacques Rivière, Radiguet.

Son goût ne le trompait pas. Chez les Québécois, retenons Grandbois, Hertel, Victor Barbeau. Valiquette prit vite des allures d'éditeur professionnel, sûr de son métier, imposant ses auteurs, dépensant prodigieusement. Son but primordial est d'abord de publier des auteurs canadiens. La guerre l'amènera à se consacrer à l'édition française, sans pour autant perdre de vue les auteurs du cru. À cet égard, il fut un pionnier, un éditeur-choc, dont l'action est sensiblement plus importante que celle des éditions de l'Arbre. Son côté activiste lui a nuï auprès des chercheurs universitaires, qui créent et entretiennent les modes. Comme tous les novateurs, Bernard Valiquette prit des risques. Ses épigones cueillent les lauriers. À la fin de sa vie, délaissé, combien ne devait-il pas se sentir seul, face au triomphalisme d'une littérature en plein essor, son nom à lui ne venant sur les lèvres de personne?

Homme-charnière, Bernard Valiquette fraya, pendant 30 ans, avec tout le milieu intellectuel montréalais. Il connut très bien Hertel, Esdras Minville, Robert Rumilly, Grandbois, tous noms qui resteront dans notre Empyrée littéraire. Une telle étude de Silvie Bernier nous le décrit dans son rôle d'éditeur. Il savait flairer le vent dès lors qu'il s'agissait de créer, de partir un peu à l'aventure. C'est pourquoi, pendant la guerre, Valiquette et ses éditions

concurrent un tel succès. Les événements suscitaient l'épopée dans tous les genres. Aussi, les livres français et québécois, fabriqués ici, se répandirent-ils dans le monde entier. Le marché sud-américain, grâce à Jean Désy, s'ouvrit au Québec. Des liens se nouèrent entre nous et des personnages aussi importants que Victoria Ocampo, en Argentine, et sa revue *Sur*. La personnalité de Valiquette alimentait ces amitiés.

On peut le dire: grâce à des hommes comme lui, à Jean Désy au Brésil (et il rayonnait sur toute l'Amérique du Sud), le Québec, en tant qu'instrument culturel, se répandit pour la première fois hors de ses frontières. Nous primes conscience de nos pouvoirs, comme un enfant qui, soudain, se retrouve adolescent et s'émerveille devant ce que l'avenir lui réserve. Bernard Valiquette a vécu cet éveil à la vie du monde. Il en est resté marqué, déçu peut-être d'avoir été abandonné en cours de route. Mais ce fut le cas de nombre de ces pionniers, Hertel le premier, qui se sentirent vite abandonnés, rejetés, oubliés par une génération que préoccupaient non plus des problèmes d'explicitation de soi, mais la transformation radicale de toute une société. La première étape de l'évolution du Québec vers l'affirmation totale a fait des victimes, parmi lesquelles Valiquette, Hertel (j'irais même jusqu'à dire: l'abbé Groulx), Grandbois, Gabrielle Roy. Avec un

certain retard, plus le besoin de cette présence intégrale se fera sentir, d'autres victimes tomberont en cours de route, plus politiques, qui n'auront pas osé répondre debout à l'appel du destin: Trudeau, Lévesque, Lemelin, Pelletier, entachés d'échec. Quelle leçon que la vie de Bernard Valiquette, qui reproduit en petit cette même catastrophe qui engloutit des noms hier célèbres, aujourd'hui, déjà, quelconques.

La stérilité de ces époques débouchera-t-elle sur un temps d'épanouissement? Original, noctambule, bohème, amateur d'alcool et de femmes, Bernard Valiquette a tout lu, nous dit Louis Chantigny, tout vu, tout souffert. Ceci me fait penser au célèbre «le vin, le vent, la vie», d'Umar Khayyam. Ces trois mots résumant l'existence de l'homme, le vin qui l'enflamme, le vent qui le fouette, la vie qui le fait éclater de joie, d'amour, de mélancolie. Aucune rue de Montréal ne porte, bien sûr, le nom de ce passionné, Bernard Valiquette. O sainte ignorance, que de sottises on commet en ton nom!

Margaret Atwood

Suite de la page D-1

d'un point de vue de femme. Je regardé parfois le monde à travers des personnages masculins et je trouve cela fascinant. Flaubert a bien écrit *Madame Bovary*! Il est possible de changer de genre pour tout écrivain!

Son dernier livre traduit en français, *Meurtre dans la nuit*, ne manque cependant pas d'ironie sur les scénarios possibles dans un roman d'amour, par exemple. On y trouve aussi des poèmes et des nouvelles sur les rapports avec l'identité, avec le langage, avec les rêves d'adulte et les jeux de l'enfance. Des textes comme «Fabriquer du poison», «Les romans pour femmes» ou «Aimer les hommes» côtoient des poèmes sur «Le pain», «La page», «La main» ou ce que tout le monde devrait avoir: un «troisième œil». En fait, des pages sorties du fantastique et de l'onirique complètent un ouvrage qui ne manque ni de satire ni de poésie. On y lit, dans l'esprit et la lettre, tout l'univers de la romancière.

Le titre *Meurtre dans la nuit* est, en fait, la métaphore de l'écriture. C'est le nom d'un jeu d'enfant au Canada anglais, où le meurtrier doit mentir et les autres doivent dire la vérité. Ainsi peut-on interpréter «meurtre dans la nuit»: le meurtrier devient l'écrivain et le détective devient le lecteur. La victime, ce serait le livre, explique Margaret Atwood. Ou encore: l'assassin est l'écrivain, le détective est le critique et la victime devient le lecteur!

«On sait, dit Margaret Atwood, que les poètes sont des menteurs. Moi, je renverse la question et je dis: tous les enfants sont des artistes. Ils font des peintures, des poèmes, des chansons. Tous les enfants jouent avec la langue. La vraie question devient: pourquoi tous les adultes ne sont-ils pas des artistes? Moi, je suis normale. Les poètes sont normaux. Qu'est-ce qui est arrivé avec les autres? Pourquoi ont-ils perdu le sens artistique? Peut-être veulent-ils jouer mais ils ne savent pas comment le faire. Pour eux, jouer et vivre, c'est la même chose. Les poètes ont découvert une autre façon de vivre.

«Alors, la fonction de l'artiste, de l'écrivain, serait de donner quelque humanité. Dans toutes les sociétés, il y a eu des artistes. C'est donc aussi normal d'avoir des artistes que d'avoir des mains et des pieds. On n'est pas totalement humain sans les artistes. La sensibilité artistique est

une fonction d'humanité comme la langue, comme le pouvoir de raisonner. L'artiste maintient notre pouvoir d'expression.

«Je crois aussi, conclut Margaret Atwood, qu'il se cache en toute personne une part d'artiste, une façon personnelle d'exprimer la vie. On est artiste quand on est enfant et cet enfant grandit avec l'adulte. Chacun garde en soi un petit coin pour l'art. Il faut savoir jouer, comme les enfants. Pour eux, par exemple, jouer du piano, ce n'est pas seulement du travail mais c'est aussi un jeu. Sans le jeu, il nous manque quelque chose. Et les enfants sont très sérieux quand ils jouent. Les poètes et les écrivains, pour leur part, ont la chance d'avoir pu garder cette âme d'artiste. Ils nous montrent différentes façons de penser, de vivre et de regarder le monde.»

— Jean Royer

L'Escale

Suite de la page D-1

de culture maritime, d'un rapport moderne et même futuriste au fleuve, ceci en demeurant en étroite relation avec un passé que nous nous

efforçons de mettre en lumière, et l'espérance qu'à révéler le fleuve aux Québécois et aux autres, une conscience enfin émerge face à l'une des plus belles régions maritimes du monde.»

À cause de *L'Escale*, des liens se tissent, un noyau se forme où viennent se greffer des gens du domaine des sciences, de la garde côtière, du service hydrographique. Des écrivains aussi puisque, affilié à la première vocation de la revue, un volet édition vient de voir le jour au 20, rue des Navigateurs. Trois titres déjà. Du Madelinien Frédérique Landry: *Laboureurs du golfe et Ancrées au large* qui, on le devine, traite de la réalité fluviale des îles de la Madeleine. Du cuisinier Jean-Marie Desgagné qui a brouillé sur toutes les mers du monde pendant plus de 25 ans, un *Délices de la mer* qui promet des festins pas piqués des vers, la diététicienne Suzanne Côté-Limoges ayant pris soin de transmettre, pour ces centaines de recettes, et le mode de cuisson traditionnel et celui du micro-ondes. Bon voyage!

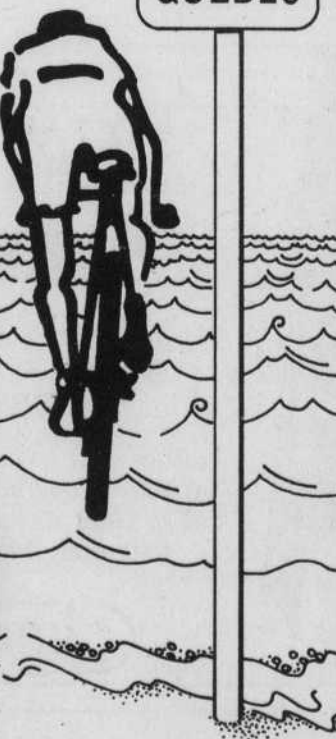
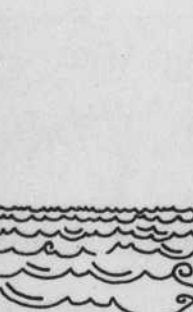
— Julie Stanton

Aide aux archives

DANS LE CADRE du programme d'aide financière des Archives nationales du Québec, le ministère des Affaires culturelles vient d'accorder des subventions totalisant \$ 11,805 à trois personnes oeuvrant au développement du patrimoine archivistique de la Côte-Nord: Mme Louise Barron, archiviste (\$ 5,000), Société historique de la Côte-Nord; M. Alain-M. Tremblay, secrétaire-trésorier (\$ 1,805), municipalité régionale de comté de la Haute-Côte-Nord; Mme Danielle Boudreault, technicienne en documentation (\$ 5,000), cégep de Baie-Comeau.

Fait **LE DEVOIR** pour le croire!

Prenez le large avec...



LES GRANDES MARÉES Jacques Poulin 6,95\$

THERÈSE ET PIERRETTE À L'ÉCOLE DES SAINTS-ANGES Michel Tremblay 7,95\$

MAÎTRISEZ VOTRE COLÈRE Tim Lahaye/Bob Phillips 6,95\$

UN AIGLE DANS LA BASSE-COUR Suzanne Paradis 7,95\$

LE PREMIER CÔTÉ DU MONDE Jean-Paul Filion 7,95\$

LA GROSSE FEMME D'A CÔTÉ EST ENCEINTE Michel Tremblay 7,95\$

MON CHEVAL POUR UN ROYAUME Jacques Poulin 6,95\$

LE MÉZAL Éditeur



En vente chez votre libraire

POINTS Roman

Manuel Vázquez Montalbán *Meurtre au comité central*
Julien Green *Mimif*
Louis Gardel *Notre homme*
Herbert Lieberman *La nuit du solstice*
Anthony Hyde *Red Fox*
James A. Michener *Pologne*
Katherine Pancoff *Scarlett, si possible*
Et si on parlait d'amour
L'Enfer

de 6,95\$ à 10,75\$

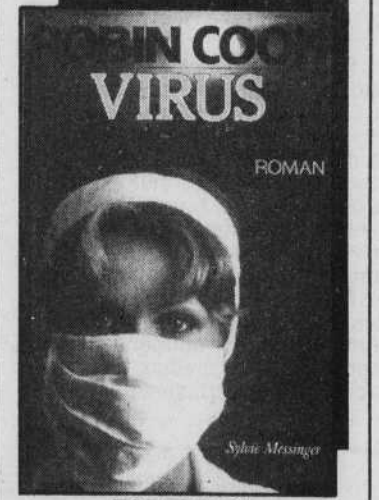
Nouveautés SEUIL

À LIRE ABSOLUMENT

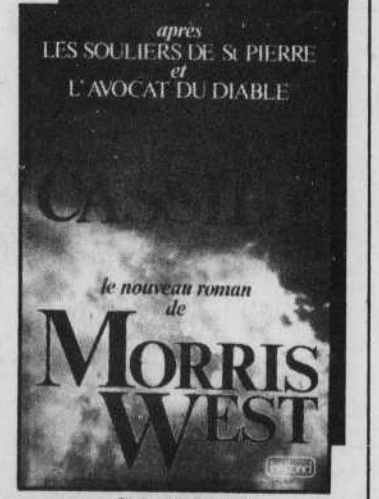
Édipresse En vente partout



JIAN ROMAN PAR L'AUTEUR DE LE NINJA
L'auteur de NINJA, E. VAN LUSTBADER, ne déceura pas ses lecteurs avec JIAN; érotisme, crimes rituels, exotisme et suspense. Un vrai maître!
19,95\$



VIRUS ROMAN
Qui a oublié MANIPULATIONS? VIRUS, une forme de sida sévit uniquement dans les centres hospitaliers et a déjà tué 8 personnes. ROBIN COOK nous revient avec un formidable complot: Marissa, Théroïne y échappera-t-elle?
19,95\$



CASSIDY
L'auteur de LES SOULIERS DE SAINT PIERRE et L'AVOCAT DU DIABLE, MORRIS WEST, nous relate dans ce nouveau roman l'histoire d'une vengeance posthume; celle de ce CASSIDY, qui avait un talent pour la haine et le désir de perdre son genre.
18,95\$



MARILYN INCONNUE
Un album de photos dont beaucoup sont inédites, réalisées à la veille de la mort de l'actrice. Un texte documenté pénétrant et attachant. Un livre qui nous révèle véritablement une MARILYN INCONNUE.
49,95\$